

*image
not
available*

Columbia University
in the City of New York

THE LIBRARIES



Beaumont

ALTAMOR

OU

LES CINQ FRÈRES,

HISTOIRE ASIATIQUE.

DE L'IMPRIMERIE DE DOUBLET.

ALTAMOR

OU

LES CINQ FRÈRES,

HISTOIRE ASIATIQUE.

Manuscrit trouvé dans les ruines de Delhi, lors de la
prise de cette ville par Thomas Koulikan, en 1739;

PAR M. DE BOISSY, 1750.

Auteur des Amours de Louis XIV et d'Agnès Sorel.

Élisabeth Guénard.

~~~~~

TOME I<sup>er</sup>.

~~~~~

A PARIS,

CHEZ PLANCHER, LIBRAIRE, RUE POUPÉE,

n^o. 7.

~~~~~

1820.

844 G 235

0

v. 1



---

## UN MOT

*Sur les Romans en lettres ; de leur prééminence sur les autres Romans ; de la cause de leur discrédit.*

*Voici d'un Catalogue des Nouveautés qui se trouvent chez  
PIGOREAU , libraire , pour les romans , place Saint-  
Germain l'Auxerrois.*

---

Rien de plus facile, en apparence, que de composer un roman, car un roman n'est autre chose qu'une histoire, ou feinte, ou véritable, que chacun raconte à sa manière; et chacun s'imagine pouvoir facilement raconter une histoire.

A-t-on de l'imagination? l'on croit avoir du génie : on ne connaît pas l'art d'écrire ; que dis-je ? on ne connaît pas sa langue, et l'on se fait auteur ! *Qu'attendre de ces prétendus écrivains qui parmi nous déshonorent cette branche de la littérature. Ils composent un roman et ne seraient peut-être pas en état de lire ceux qu'on u faits? (\*)* De là tous ces romans éphémères qui meurent en naissant ou qui ne vivent que sur nos catalogues. » Il faut, dit le savant Evêque d'Avranches, dans son excellent ouvrage de l'origine des romans, il faut que ces histoires soient écrites avec art et sous de certaines règles ; autrement ce sera un amas confus, sans ordre et sans beauté : la fin principale que doivent se proposer les écrivains, est l'instruction des lecteurs, à qui il faut toujours faire voir la vertu couronnée et le vice puni. Mais comme l'esprit de l'homme est naturellement ennemi de l'enseignement, et que son amour propre se révolte contre les préceptes, il faut le tromper par l'appât du plaisir, adoucir la sévérité de la morale.

---

(\*) ( Dorat dans la préface qu'il a mise à la tête des Sacrifices de l'Amour.

» par l'agrément des exemples et corriger ses défauts en  
 » les condamnant dans un autre. Aussi le divertissement  
 » du lecteur que semble se proposer pour but l'habile roman-  
 » cier n'est qu'une fin subordonnée à la principale, qui est  
 » l'instruction de l'esprit et la correction des mœurs : un  
 » roman est l'histoire du cœur humain dévoilé.

L'auteur de *G Iblas* ne s'est point écarté de ces principes ; l'auteur de *Clarisse* nous peint dans une seule maison toutes les passions qui agitent l'humanité : *Pour connaître les mœurs de tous les hommes*, dit-il, dans l'épigraphe qu'il a mise à la tête de son ouvrage, *il suffit de connaître celles d'une famille.* (\*)

O Richardson! ô Le Sage! vous n'êtes que des romanciers, et la postérité vous place à côté des plus grands écrivains. (\*\*)

Mais où m'entraîne mon enthousiasme ! j'oublie que mes loisirs me donnent à peine le temps de dire un mot sur les romans en lettres, et que c'est l'unique but de cet écrit, j'oublie que de grandes réflexions sont ici déplacées, et que la préface d'un roman ne doit pas être une dissertation.

Au beau siècle de Louis XIV, sous le règne de Louis XV et même dans un temps plus rapproché du nôtre, les romans en général paraissaient sous la forme des lettres ; politique morale, religion, tous les sujets se traitaient en lettres : lettres juives, lettres chinoises, parisiennes, flamandes, siamoises, lettres persanes, anglaises, turques, orientales, lettres cabalistiques, lettres provinciales, lettres du Pape Ganganelli, lettres de la Montagne, lettres édifiantes, lettre à Sophie, lettres à Emilie sur la mythologie, lettres sur l'Italie, par Dupaty.

Que de femmes se sont illustrées par leurs lettres : lettre de M.me de Maintenon, de M.me de Sévigné, de M.me Dunoyer, de M.me Lafayette, de M.me de Pompadour, de M.me Dubarry, de Ninon de l'Enclos, de M.lle de Coulanges, de Milady Montague, de M.me Dumontier, etc. Les Romans ordinaires sont la narration d'une seule personne, les romans en lettres sont la conversation de plu-

(\*) . . . *Humanos mores noscē volenti, sufficit una domus*

(\*\*) Dorat, comme ci-dessus.

ieurs ; la narration marche de suite , la conversation est souvent interrompue , soit par de nouveaux arrivans , soit par des observations et des réflexions. Le roman en récit est un voyage que l'on fait rapidement ; le roman en lettres est une promenade dans laquelle on s'amuse à visiter les lieux par lesquels on passe : ceux-ci sont une correspondance de plusieurs personnes qui diffèrent autant par leurs pensées que par les traits du visage , autant par la manière de s'exprimer que par l'éducation , la naissance et les intérêts. L'habitant des campagnes ne parle point comme le citadin , ni l'artisan comme le financier , le crime n'a pas le langage de l'innocence. *L'amant peint son amour en traits de feu , la timide amante laisse à peine échapper quelques étincelles de sa flamme. (\*)* Il faut que l'auteur se mette à la place de chaque personnage , il faut qu'il s'identifie avec chacun d'eux.

S'il est besoin d'un grand talent pour la composition et la conduite d'un roman en lettres , roman qui ne souffre point la médiocrité , il faut aussi dans le lecteur beaucoup d'aptitude , beaucoup d'attention.

Autrefois nos jeunes dames au sortir du couvent , où elles avaient reçu une éducation soignée , charmaient leurs loisirs par la lecture des romans. *Errer au printemps avec le séduisant Lovelace , s'asseoir dans un bosquet solitaire auprès de la sensible Pamela , écouter le récit de ses peines , tel était le doux passe-temps de ces aimables oisives.*

Aujourd'hui , au village comme à la ville , dans la plus humble condition , comme dans l'état le plus élevé , tout le monde veut lire , tout le monde veut lire , mais tous n'ont pas reçu l'éducation nécessaire , tous n'ont pas les dispositions requises pour goûter les charmes de la lecture. Les romans ont passé du boudoir dans l'antichambre , du palais des grands dans la boutique de l'artisan. On fait des romans pour la classe ouvrière , comme Molière faisait des comédies pour le peuple , (\*\*) comme on fait des mélodrames pour ceux qui aillent à la tragédie. Le commun des lecteurs n'a pas assez d'instruction , il a trop peu de loisirs , il est trop distrait pour suivre les fils d'une longue correspondance.

(\*) Dorat.

(\*\*) Les fourberies de Scapin , Sganarelle , etc.

Dans ces siècles romantiques, où de preux aventuriers armés de pied en cap et la lance au poing, parcouraient le monde pour voler à la défense de la beauté persécutée, pour redresser les torts du genre humain, on lisait avec grand plaisir les *Lancelot Dulac*, les *Merlin l'enchanteur*, les chevaliers du Soleil, de la table ronde, les *Amadis*, enfin tous ces romans de chevalerie, dont le comte de Tressan nous a donné des extraits.

Du temps où nos pères, au sein d'une paix profonde, faisaient leurs délices de la langue de Virgile et de celle d'Homère, on aimait les romans grecs, les romans *pastoraux* et *sentimentaux*, les chastes amours de Théagène et Caricléa, les pastorales de Longus, les immenses romans de Durfey, de Scudéry.

Au sortir d'une révolution qui nous a familiarisés avec la terreur, le peuple déjà porté par lui-même au merveilleux et au gigantesque, se plaît à visiter les tours où gémit la beauté, les châteaux abandonnés aux brigands, les souterrains, les sombres forêts, les cavernes habités par la scélératesse; voilà ce qu'il appelle des sujets intéressans; et je demande si de tels lecteurs goûteront le charme de la correspondance et des lettres.

Il est cependant de nos jours quelques romans qui ont échappé à la proscription générale, soit que le nom des auteurs ait prévalu, soit que les éloges de nos journalistes aient vaincu la répugnance et le préjugé des lecteurs. Je pourrais nommer ici M. de Genlis, M. Cottin, M. Monjoie et plusieurs autres romanciers. Un catalogue de Romans de ce genre serait un argument plus efficace, pour prouver leur précellence; au moins je vais donner une notice de ceux qui sont présents à ma mémoire. Puisse-t-elle engager les lecteurs à ne point ainsi se priver de nos meilleurs romans! puisse-t-elle les décider à lire celui que nous leur offrons aujourd'hui! il est d'un écrivain distingué par les ouvrages aussi bien écrits qu'utililes qu'il a donnés au public; (\*) il sort du portefeuille d'un libraire qui se connaissait en livres de ce genre, (\*) il aura certainement de l'intérêt pour la majorité des lecteurs.

---

(\*) Le Pilleur d'Apligny, auteur de *l'Art de la teinture*, de *l'Art de faire la bière*.

(\*) Mérimot, jeune.

---

---

**N O T E**

*De quelques Romans en Lettres, précédés du nom de leur Auteur.*

*( Tous ces romans se trouvent dans mon magasin. )*

---

MADAME BOURNON MALARMÉ.

Richard Bodley.—Lettres de Milord Walton.—Anna Rostree.—Eugénie Bedford.

MADAME ADÈLE CHEMIN.

Le Courrier Russe.—Le Voile.

MADAME COTTIN.

Claire d'Albe.—Amélie Mansfield.

MADAME ELISABETH DE BON.

Les Fausses Apparences, ou le Père inconnu, traduit de l'Anglais.

MADAME ÉLISE DE BEAUMONT.

Les Lettres du Marquis de Roselle.

MADAME DE FLAHAUT.

Charles et Marie.—Émilie et Alphonse.—Adèle de Senange.

MADAME DE KRUDNER.

Valérie, ou Lettres de Gustave. ( rare ).

MADAME DE GENLIS.

Adèle et Théodore.—Les Mères rivales.—Les Petits Emigrés.

MADAME DE GRAFIGNY.

Les Lettres d'une Péruvienne.

MADAME DE MONTOLIEU.

Gathoclès, traduit de l'Anglais, de M.<sup>me</sup> Pichler.

MADAME DE MONTALEMBERT.

Elise Dumesnil.

MADAME RICCOBONI.

Lettres de Miladi Juliette Catesby.—Lettres d'Elisabeth Sophie de Valière.—Lettres de Fanny Butler.—Lettres de Milord Rivers.

MADAME DE STAEL.

Delphine.

MISS OWENSON. (MILADY MORGAN.)

Glorwina, ou la jeune Irlandaise.—Saint-Clair, ou l'héritière de Desmond.

MISS BURNEY.

Evelina, ou l'entrée d'une jeune orpheline dans le monde.

CHAUDERLOT DE LACLOS

Les Liaisons dangereuses.

CRÉBILLON, fils.

Lettres du marquis de M\*\*\*, au comte de R\*\*\*.—  
Lettres Athéniennes.

DORAT.

Les Malheurs de l'Inconstance.— Les Sacrifices de l'Amour.

GERARD, Chanoine de Saint-Antoine du Louvre.

Le comte de Valmont, ou les Egaremens de la raison.

IMBERT.

Les Egaremens du Cœur et de l'Esprit.

J.-J. ROUSSEAU.

La Nouvelle Héloïse.

LANTIER.

Correspondance de Suzette.—Cesarine Darly.

LÉONARD.

Lettres de deux amans, habitans de Lyon.

MONJOIE.

Histoire de quatre Espagnols.—Manuscrit trouvé à Mont Pausilippe.

MONTESQUIEU.

Lettres Persanes suivies du Temple de Gnide.

AUGUSTE LAFONTAINE.

Les deux Fiancées.—Charles et Emma.—Henry, ou l'Amitié.—Marie Mensikof et Phédor d'Olgorouski.—Blanche et Minna.

GOETHE.

Les Passions du jeune Werther.

RICHARDSON.

Paméla.—Grandisson.—Clarisse.

## ROMANS NOUVEAUX

Qui ont paru depuis le 1.<sup>er</sup> Janvier, jusqu'à ce jour, classés suivant l'ordre successif de leur mise en vente.

## Janvier.

CHOIX de contes et nouvelles, dédiés aux femmes ; par Auguste Lafontaine, traduction libre de M.<sup>me</sup> Elise Voïard, traducteur des Aveux au Tombeau, de Ludwig, d'Elisach, de Welf-Budo, du Hussard, du Suédois, etc. 2 vol. in-12. figures. 5 fr.

le Château de Marozzi, ou l'Orpheline persécutée, par M.<sup>me</sup> la comtesse Amélie de C\*\*\*. 4 vol. in-12. fig. 10 fr.

liciade Lacy, roman historique, par Mistriss Wrest, traduction de l'Anglais, par M.<sup>me</sup> Elisabeth de Bon, 5 vol. in-12. 12 fr.

es Châteaux et les Chaumières, ou le Bienfait et la Reconnaissance, par l'auteur de deux Années de souffrance, 3 vol. in-12. figures. 7 fr. 50.

## Février.

laure d'Almont, ou Amour et Devoir, par Mlle;

- Fleury , artiste sociétaire du Théâtre Français , 2 vol. in-12. 5 fr.
- Albert , ou les Amans Missionnaires , par Victor Dueange , auteur d'Agathe ou le petit Vieillard , 2 vol. in-12. 5 fr.
- Les Missionnaires , ou la famille Duplessis , par de Rougemont , auteur du Rodeur français , du Bonhomme , etc. 2 vol. in-12. figures. 5 fr.
- Le chevalier Huldmann de Berhinger , ou la Caverne de la Montagne des Revenans , par M<sup>me</sup>. la comtesse Elise de Montholon , 3 vol in-12. figures. 7 fr. 50.
- Le Château de Surville , par Mr. de Favrolles , auteur des Forges mystérieuses , 3 vol. in-12. figures. 7 fr. 50.

*Mars.*

- Le comte Vappa , ou le Crime et le Fatalisme. Manuscrit , trouvé dans le portefeuille d'Anne Radcliffe , par M. le chevalier de \*\*\* , 3 vol. in-12. 6 fr.
- Les femmes ou rien de trop , traduit de l'Anglais par M<sup>me</sup> Elisabeth de Bon , 3 vol. in-12. 7 fr. 50.
- Gabriel Venance , histoire écrite par lui-même , et publiée par Saint-Hippolyte , 2 vol. in-12. 5 fr.
- Samuel d'Harcourt , par l'auteur du Monde et la Retraite , 2 vol. in-12. 4 fr. 50.
- Les funestes égaremens , ou histoire de la comtesse de Stanmore , traduit de l'Anglais , par M<sup>me</sup> Collet ( ce roman est en lettres ) , 4 vol. in-12. 10 fr.

*Avril.*

- Marie Stuart , ( hist. de ) reine de France et d'Ecosse rédigée sur les pièces originales et les mémoires authentiques du temps , par C. M. D. C. 2 vol. in-12. 4 figures.



- Antonia Wilsen , ou la femme telle qu'elle est , et  
 l'auni comme il y en a peu , traduit de l'allemand  
 de G.<sup>ve</sup> Schilling , par M.<sup>me</sup> Ceillier , 2 vol. in-12  
 une fig. 5 fr.
- Ivanhoé , ou le retour du Croisé , par Walter Scott,  
 roman traduit de l'Anglais , par le traducteur des  
 Contes de mon hôte , 4 vol. in-12. 10 fr.
- La Forêt mystérieuse , ou la Sybille prophétesse ,  
 traduit de l'Anglais par le traducteur du fils du Curé  
 de Georges Harcourt , 2 vol. in-12. une fig 5 fr.
- Les Mariages nocturnes , ou Octave et la Famille  
 Browning , par Mistriss Meak , traduit de l'Anglais  
 sur la deuxième édition , 4 vol. in-12. 10 fr.
- Edmond et Juliette , ou les Amans somnambules ,  
 par M.<sup>lle</sup> Vanhove , auteur du Fou par amour , 2  
 vol. in-12. 5 fr.
- Le Protégé de Joséphine de Beauharnais , par le  
 Baron de B\*\*\* , auteur des amours secrètes de  
 Napoléon , 2 vol. in-12. figures. 5 fr.
- La révolte de Boston , ou la Jeune hospitalière , par  
 M.<sup>me</sup> Barthelemy Hadot , 3 vol. in-12. 7 fr. 50.
- Adèle , par l'auteur de Jean Sbogar et de Thérèse  
 Aubert , 1 vol. in-12. 3 fr.
- Léontine , ou le Départ et le Retour , par M. J. O.\*\*\*  
 auteur des Folies à la mode , 2 vol. in-12. 5 fr.
- Don Sébastien , roi de Portugal , roman historique  
 de Miss Anna Maria Porter , traduit de l'Anglais ,  
 par le traducteur du Polonais , 3 vol. in-12. 7 fr. 50.
- Lalla Rouhk , ou la Princesse mogole , histoire orien-  
 tale , par Thomas Moore , traduit de l'Anglais  
 par le traducteur des œuvres de Lord Byron , 2  
 vol. in-12. 5 fr.
- Le Marquis de la Rapière , par Raban , auteur du  
 Curé capitaine , 1 vol. in-12. 2 fr. 50.
- Mon Oncle le crédule , ou recueil des prédictions les

- plus remarquables , par Déodat de Boispréaux ,  
3 vol. in-12. figures. 9 fr.  
Vice et Vertu , par M.<sup>me</sup> la comtesse du Nardouet ,  
auteur de Barbarinski , des Brigands punis , etc. , 4  
vol. in-12. figures. 10 fr.  
Alexis , où les deux Frères , par Raban , auteur du  
Curé capitaine , 2 vol. in-12. figures. 5 fr.

*Mai.*

- La jeune Bostonienne , suivi d'Anica , nouvelles , par  
M.<sup>me</sup> Armande Roland , 2 vol. in-12. 5 fr.  
Saphorine , ou l'Aventurière du faubourg Saint An-  
toine , par M. Merville , 2 vol. in-12. 5 fr.  
Les Ombres sanglantes , Galerie funèbre des prodiges ,  
Evénemens merveilleux , Apparitions nocturnes ,  
Songes épouvantables , 2 vol. in-12. figures. 5 fr.  
Quelques Scènes de ménage , par M.<sup>me</sup> de Beaulieu ,  
2 vol. in-12. 5 fr.  
Charles de Valence , par M.<sup>me</sup> Louise Dauriat , 2  
vol. in-12. figures. 5 fr.  
Sidonie , ou l'abus des talens , par M.<sup>me</sup> \*\*\* , 4  
vol. in-12. 10 fr.

Le titre seul de ce roman , dit le *Constitutionnel* , annonce le cadre que l'auteur s'est proposé de remplir l'auteur ; est plein d'un véritable talent , la morale de ce livre est pure , le dessin louable , les leçons pleines de force. . . . On abuse de tout , dit le *Journal des débats* , on corrompt l'usage des dons les plus précieux de la nature ; c'est cette observation morale que l'auteur de Sidonie s'est proposé de développer. . . . Ce roman est d'une dame : le titre le dit : nous l'aurions deviné à l'élégante délicatesse de la diction , à la finesse des pensées. . . Le succès ne saurait en être équivoque.

- La Bannière noire , ou le Siège de Clagenfurth ,  
par l'auteur de Mystères sur Mystères , du baron  
de Falkenheim , 5. vol. in-12. figure. 12 fr.  
La Bohémienne de la forêt noire , ou les Mystères  
du Château d'Artfeld , tiré d'une ancienne chro-

nique allemande , 4 vol. in-12. figure. 10 fr. 50.  
 amour, Orgueil et Sagesse , par l'auteur des Veillées  
 d'une Captive , suivi de plusieurs nouvelles , 2  
 vol. in-12. 5 fr.

*Juin.*

Ermite de la Roche noire , ou la marquise de  
 Lausanne et le comte de Luzy , par le Pilleur  
 d'Apligny , 2 vol. in-12. fig. 5 fr.  
 le Moine et le Philosophe, ou la Croisade et le bon vieux  
 Temps, par Ricard Saint-Hilaire, 4 vol. in-12. 10 fr.  
 lix et Charles de Bourgogne , par M.lle E. N. 2  
 vol. in-12. 5 fr.

Style pur et élégant , narrations animées , descriptions pleines  
 de charmes et de variétés , caractères bien développés , intérêt  
 nouveau , morale excellente , tels sont , est-il dit au *Journal des*  
*Ébats* , les caractères distinctifs de cette première production  
 d'une jeune personne douée d'une imagination vive , d'un esprit  
 créable et de beaucoup d'instruction.

le comte Arthur de Stanfort , roman de chevalerie,  
 tiré de l'histoire des Croisades , traduit de l'An-  
 glais , 2 vol. in-12. 4 fr. 50.  
 le Monastère , traduit de l'Anglais, de Walter Scott,  
 4 vol. in-12. 9 fr.  
 aleria , ou la Chapelle de Flovern , par Renault  
 de Rouvray , 2 vol. in-12. une figure. 4 fr.

---

RÉIMPRESSIONS.

s Chefs écossais , par Miss Jene Porter , 4 vol.  
 in-12. 12 fr.  
 s Femmes , leur Condition et leur influence , dans  
 l'ordre social , par Ségur , 4 gros volumes in-18.  
 figure. 6 fr.

Le *Pirate de Naples*, traduit de l'Anglais. ( *Ce roman dont la première édition s'est rapidement écoulee, nous était journellement demandé et juste titre* ), 3 gros volumes in-12 ornés de belles figures. 8 fr

Le *Chevalier Tardif de Courtac*, par M. Bellemare 5 forts vol., avec cinq gravures, nouv. édit. 12 fr

---

« Si l'on voulait faire un catalogue des romans, mesure qu'ils paraissent, il faudrait le renouveler tous les jours. Qu'un roman soit annoncé sur mes notices, qu'il ne l'y soit pas, on est sûr de le trouver dans mon magasin, aussitôt la mise en vente. On y trouve également un grand nombre de romans dont les éditions sont épuisées, car je ne laisse échapper aucune occasion de me les procurer. Les personnes qui veulent former des cabinets de lecture, ont l'avantage de trouver chez moi un grand assortiment de romans de hasard, mais en bon état et pour lesquels on traite à l'amiable ».

---

A P A R I S,

De l'Imprimerie d'Abel LANOË, rue de la Harpe.

---

# PRÉFACE

## DU LIBRAIRE.

---

**Q**UOI, monsieur le Libraire, encore une nouvelle production ! — Oui, monsieur le Lecteur ; ne faut-il pas toujours des choses nouvelles à ceux dont le goût est blasé ? — Mais de quel genre est le livre que vous nous offrez ? — Ah ! Monsieur, du genre qui convient le mieux à des hommes superficiels : un conte de fée , un vrai conte de fée. — Voyons le titre. — **Altamor, ou les cinq Frères.** — Vous

prétendez que c'est une fiction, et vous imaginez que le public le croira? Eh bien! moi, qui me pique d'une certaine perspicacité, je vous dis, monsieur le Libraire, que, sur le titre seulement, on cherchera une intention à votre allégorie; que ce nom ronflant d'Altamor, ce nombre de frères, rappelleront un personnage et des choses que nous autres gens sensés livrons à l'oubli, autant que nous le pouvons. Si vous voulez m'en croire, renonçant à mettre ce livre en circulation, vous le vendrez à la beurrière: encore mieux vaudrait le brûler, car les lumières ont fait de si épouvantables progrès, que je ne voudrais pas parier qu'un cuisinier, en en lisant les fragmens, au risque de laisser brûler ses ragoûts, ne saisît

les allusions dont je suis certain que fourmille votre maudit livre. — Grand merci du conseil, Monsieur, et de la manière bénévole dont vous traitez, sans le connaître, un ouvrage qui m'a coûté beaucoup d'argent, et dont je prétends vendre autant d'exemplaires que je pourrai. — Pendant que vous parliez, j'en ai parcouru quelques pages, et je vous dis que votre Altamor attirera l'attention et vous fera des querelles. — L'attention, c'est ce que je demande; pour des querelles, je ne les redoute pas; car je soutiens, et soutiendrai à tout le monde, que le protégé d'Oromaze, que ce pauvre diable de bon génie n'a eu ni l'esprit ni la puissance de défendre contre les insinuations et les mauvais tours d'Arima-

ne, n'a aucun rapport avec ce que nous avons vu de nos jours; que les méchans pourraient seuls être capables de transporter, sur les bords de la Seine, des événemens qui se sont passés sur ceux de l'Indus, il y a plus de mille ans.—Mais la ressemblance? — La ressemblance! est-ce qu'il n'y en a pas dans toutes les folies humaines? Nous interdira-t-on de faire réimprimer l'histoire de

..... Cet écervelé qui mit l'Asie en cendre?

parce que sa taille, son excessive ambition et la gloire dont il couvrit la Grèce, cette gloire que nous sommes maintenant assez sages pour dédaigner comme une véritable frénésie, ont quelque rapport avec un personnage que tout le monde, comme vous le



disiez tout-à-l'heure, oublié entièrement. — On est trop raisonnable pour rien demander de pareil.

Ce fougueux l'Angeli, qui, de sang altéré,  
Maître du monde entier, s'y trouvait trop serré,

était de race royale. On peut donc, sans inconvénient, présenter ses hauts faits à la postérité; mais ceux d'un parvenu, d'un usurpateur, comme votre Altamor, quand même je voudrais bien croire que ce nom ne cache pas un nom détesté, sont du plus mauvais exemple. — Il faudrait pour cela que les rêves de son ambition n'eussent pas eu pour lui des suites aussi funestes. Mais après vous avoir répété, ainsi qu'à tous ceux dont l'opinion pourrait être semblable à la vôtre, que cet ou-

vrage, que vous venez critiquer au premier instant où je l'étale, est vraiment une production indienne, ce qu'on reconnaîtra facilement au nombre des génies qui y figurent; car ils ne sont pas si communs en France, j'affirmerai, si on s'obstine à y voir ce qui n'y est pas, ce que je n'y ai pas vu, qu'au moins on ne peut, sans être aveugle ou de bien mauvaise foi, refuser à l'auteur les meilleurs principes. Il n'y a pas une page de son livre où il ne dise que l'ambition a perdu son héros; il n'y en a pas une qui ne prouve que si Altamor eût su résister à cette funeste passion il aurait fait le bonheur de l'Inde et le sien. Que voulez-vous de plus? — Ah! bien des choses, bien des choses! — Je

vous entend; vous voudriez que l'on ne dît pas que ce qui est grand est grand, que ce qui est glorieux est glorieux; mais, Monsieur, j'en suis fâché pour vous, nous sommes dans le siècle des vérités et des démonstrations géométriques : et certain auteur aura beau faire, il ne parviendra pas à nous prouver qu'il n'est pas évident que deux et deux font quatre; mais ce qui l'est aussi pour moi, c'est que je ne puis faire prospérer mon commerce qu'en employant utilement tous mes instans, et, soit dit sans humeur, voilà une heure que je passe à causer avec vous, monsieur le Lecteur, dont, à ce qu'il me paraît, la plus grave occupation est de parcourir les quais pour lire les titres des livres nouveaux, afin

d'être en état d'en parler le soir, avec connaissance de cause, dans les cercles du faubourg St.-Germain. Souffrez donc que je vous quitte, et trouvez bon, afin que ce temps ne soit pas perdu pour moi, que je fasse imprimer notre conversation à la tête de l'histoire de ce pauvre Altamor, qui, au fait, est un peu courte : ce seront quelques sottises à ajouter à toutes celles qu'il a faites.



---

## INTRODUCTION.

---

**J'**HABITAIS depuis plusieurs années la ville d'Agra, où j'avais entendu parler avec intérêt des ruines de *Delhi*, dont les Mogols s'étaient emparés dans le dix-septième siècle. Ils avaient bâti Gennabad si près de l'ancienne capitale de l'Inde, que la vieille ville est devenue un faubourg de la ville nouvelle. Les détails qui m'avaient été donnés sur ces ruines avaient excité ma curio-

sité. Je résolus de la satisfaire, et de vérifier par moi-même l'exactitude de ce qu'on m'avait dit de cette ville. Je pris donc avec moi de l'or et quelques esclaves, et je suivis la belle et magnifique route qui conduit d'Agra à Gennabad (1).

En la parcourant, j'admirais la beauté de cette contrée chérie du ciel, où il s'est plu à répandre ses dons avec une profusion qui étonne. La terre, si avare dans d'autres climats, et qui n'accorde ses richesses qu'au travail le plus assidu, semble,

---

(1) On assure qu'elle a 400 milles d'Angleterre et ressemble à une allée d'un parc peigné; elle est unie et bien plantée.

dans l'Indoustan , les offrir aux Mogols : ceux-ci n'ont d'autres soins à prendre que celui de recueillir les fruits qu'ils n'ont ni plantés ni cultivés, et dont le goût surpasse celui des productions des autres pays. Si les Européens n'avaient pas apporté dans l'Inde leurs coutumes et leurs vices ; s'ils n'avaient pas cru qu'ils devaient être les maîtres de ceux qui leur avaient donné l'hospitalité, l'Indien aurait vécu dans une heureuse ignorance des maux qui nous déchirent ; car je ne voyais aucune raison pour que ce bon peuple eût comme nous des guerres intestines : sans ambition, sans desirs, pourquoi les habitans se se-

raient-ils disputé ce qu'ils avaient en abondance et bien au-delà de leurs besoins?

En arrivant à Gennabad, je laissai mes esclaves dans une hôtellerie, et je me rendis dans le faubourg où se trouvent les ruines de Delhi. Je fus frappé de la grandeur de l'enceinte que cette ville occupait. Les jardins paraissaient avoir été respectés des vainqueurs; c'étaient ceux de l'ancien palais dont les nombreuses colonnes, couchées sur le sable, attestent la magnificence passée. Les chapiteaux en avaient été enlevés, selon toute apparence, parce qu'ils étaient d'or; les inscriptions, gravées sur



le même métal, n'y étaient plus.

Tout en me livrant aux réflexions que m'inspiraient ces monumens de grandeur maintenant couchés sur l'herbe, je m'égarai dans les bosquets. Je m'enfonçai sous leur ombrage; et, suivant un sentier qui y avait été pratiqué, je me trouvai à la porte d'une maison de peu d'apparence : ce qui m'engagea à frapper; car on imagine toujours que l'on peut disposer du pauvre, que nos desirs sont des lois pour lui : tandis que nous nous soumettons aux caprices de l'homme opulent, dont nous nous garderions bien de troubler le repos, comme je troublais très inconsidé-

rément celui de l'hôte de cette modeste demeure.

Aussitôt que j'eus frappé, un vieillard vint m'ouvrir. Il avait une physionomie respectable; ses cheveux blancs, en le rendant vénérable, n'ôtaient point à ses traits leur agrément. Il me reçut avec une grande affabilité, et me demanda s'il pouvait m'être utile. Je lui dis qu'étant Hollandais et totalement étranger dans Delhi, je m'étais égaré dans les jardins, et que je ne savais où passer la nuit. — Dans ma maison dit-il aussitôt. Autrefois c'eût été dans mon palais; mais je ne vous l'aurais pas offert de meilleur cœur. Je remerciai l'Indou, et l'assurai

que je préférais la chaumière habitée par l'homme juste, aux tours orgueilleuses du méchant. — Dieu vous comble de ses faveurs, mon fils, et vous conserve ces bons sentimens! Il me fit entrer dans sa maison, qui était d'un ordre admirable. Tout y était simple, mais arrangé avec une symétrie qui charmait. Il me pria de m'asseoir sur un coussin près du sien, et me dit: J'ai toujours aimé les Européens et surtout les Hollandais, dont, comme vous voyez, j'entends et parle facilement la langue, parce qu'un habitant de votre pays qui vint dans l'Indoustan, lorsque j'étais fort jeune, me l'a enseignée. C'était un

homme très savant : il fut reçu dans le palais de mon père, neveu du grand mogol, celui qui fut fait prisonnier par les troupes de Thomas Koulikan. Pendant les jours de notre gloire, votre compatriote proposa à mon père de m'instruire dans les lettres européennes, et le prince y consentit. Mon instituteur me fit lire la plupart des meilleurs auteurs de l'Europe qui ont été traduits dans votre langue. Lorsqu'il retourna dans sa patrie il me laissa ses livres, et c'est la seule consolation qui me soit restée. Lors de la destruction de Delhi, je trouvai le moyen de les soustraire à nos farouches vainqueurs, qui n'en

auraient fait d'autre usage que de les déchirer; car ces barbares étaient encore moins-instruits que nous. Je suis le seul de ma famille qui ait échappé à ces massacres. Je ne vous peindrai pas les atrocités de ces peuples, qui anéantirent en un jour toute la gloire de mes ancêtres. Enfin le calme se rétablit: alors je sortis de ma retraite, et je demandai pour toute chose la vie, la liberté et un toit. On m'accorda la vie et cet asile qui avait servi autrefois de demeure à un jardinier de mon père; mais pour la liberté, on ne m'en laissa que l'ombre; et Shad Alum, dernier rejeton de la race mogole, est soumis à un sim-

ple Maratte , devenu gouverneur de cette ville (1). Il a voulu m'attirer à sa cour et m'y faire jouir, disait-il , des honneurs dus à mon rang; mais comme je n'y serais pas même aussi libre qu'ici , j'ai préféré une vie obscure aux faveurs dont un aventurier ne me comblerait que pour flatter sa vanité, et faire dire à la multitude: Il faut qu'il soit un grand seigneur, puisque le neveu de notre ancien roi est au nombre de ses courtisans; non, jamais je ne fléchirai le genou devant cette idole de la Fortune, qu'elle brisera comme elle l'a élevé.

---

(1) Shad Alum vivait encore en 1793.

En parlant ainsi, Shad Alum m'engagea à prendre ma part de son repas qu'un jeune esclave venait de servir; il consistait en fruits excellens, des gâteaux de ris et de la liqueur de palmier. Mais ce qui me flatta beaucoup plus que n'eussent pu faire les meilleurs mets, ce fut la conversation de mon hôte, dans laquelle la plus pure morale, une sagesse profonde et une douce sérénité brillaient tour-à-tour. Il me raconta, dans le plus grand détail, la prise de Delhi. Heureusement, lui dis-je, de semblables révolutions sont rares dans votre pays. — Oui, reprit Alum : cependant il y a mille ans qu'il y en eut

une bien plus extraordinaire que celle-ci. Si vous consentez à rester quelques jours dans cette humble retraite, je vous lirai un manuscrit qui contient des faits incroyables. Sûrement, lui dis-je, je resterai, d'abord pour vous, dont j'admire et révère les sentimens ; mais encore pour connaître cette révolution dont aucun de nos historiens n'a parlé. — Vous faites aussi peu de cas de nous, me dit-il, qu'autrefois l'Asie en faisait de l'Europe ; craignez que les Américains ne vous rendent ce mépris.

Le manuscrit dont je vous entretiens était, selon toute apparence, dans les archives du chef de notre



illustre maison. Les Mogols avaient mis le feu à la galerie qui les renfermait; et par un des coups que permet Vichnou, ces feuilles furent préservées des flammes, et je les trouvai à mes pieds un jour que je me promenais sur les ruines de ce palais. Vous y verrez les jeux bizarres de la fortune: vous êtes fatigué, allez vous reposer. Demain, après avoir rendu mes hommages à Dieu, partagé avec vous le repas du matin, nous irons nous asseoir sous les bananiers qui couronnent ce bosquet; je vous lirai le manuscrit dont je viens de vous parler, et vous y verrez que l'auteur, las apparemment de pleurer les maux de sa patrie

a tâché de peindre la révolution qui a tant fait verser de larmes et de sang , sous des couleurs moins sombres ; il y représente ses compatriotes en homme qui juge ses semblables sans partialité ; et, à coup sûr , s'il y avait dans ce temps des partis différens, il ne devait être de l'avis de personne.

Les longues nuits de la zone torride donnent à l'air le temps de se rafraîchir, et rien n'est aussi agréable dans l'Inde que le lever du soleil. Je l'avais devancé, et je trouvai Shad Alum qui cueillait des fruits pour notre déjeuner ; il les mit dans une corbeille avec des gâteaux de riz et une petite bouteille

de vin de Constance. Il m'engagea à le suivre ; il tenait sous son bras le manuscrit dont il m'avait parlé la veille , et que j'étais si curieux d'entendre lire. Nous montâmes sur un tertre assez élevé, et dont on pouvait découvrir une plaine immense arrosée par le Génaba , qui présentait l'aspect le plus riant. Commençons , me dit-il, par louer celui qui gouverne l'univers. Et il chanta une hymne en l'honneur de la divinité.

Quand il eut chanté, il mit devant moi les provisions qu'il avait apportées , et dont il m'engagea à prendre ma part. Enfin il déploya son manuscrit qu'il me lut en en-

tier; puis il me proposa de m'aider à le traduire en hollandais, ce que j'acceptai avec grand plaisir (1), car il m'avait intéressé, et je désire qu'il produise le même effet sur mes compatriotes.

---

(1) C'est ce manuscrit traduit en français, que l'on offre au public.

*(Note de l'éditeur.)*

---

# ALTAMOR,

OU

## LES CINQ FRÈRES.

---

### CHAPITRE PREMIER.

Origine des cinq frères. — Naissance de Brasilly.  
— Son caractère. — Zoar, père des cinq frères, passe dans une île voisine. — Naissance d'Altamor. — Il est doué par le génie du bien des plus hautes qualités. — Arimane gâte l'ouvrage d'Oromaze.

---

**D**ANS l'île de Ceilan existait une belle femme, qui, assurait-on, y était venue du pays de Visapour. On

1.

2

111 11 11

n'a pas de notions certaines sur son origine. La beauté est une grande dame, a-t-on dit quelque part ; et peu nous importe de savoir quel était le père de la charmante Zelma.

Son arrivée dans l'île avait tourné toutes les têtes, mais surtout celle d'un magistrat de l'Inde dont Ceylan dépendait. Le magistrat avait une grande autorité dans le pays, où il remplissait ce que l'on appelle en Europe la place d'intendant. Les Indiens du huitième siècle étaient très galans. Abdal chercha à plaire à Zelma ; mais était-ce avant ou après son mariage ? c'est ce que l'histoire ne dit pas. Avant ou après, cela est indifférent ; car on ne doute pas de la vertu de Zelma. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle devint l'é-

pouse d'un habitant de l'île de Ceilan. On n'a jamais su bien précisément quelle était sa profession. Les uns (et il paraît que ce sont les mieux instruits) le rangent parmi la caste noble; d'autres au contraire veulent qu'il ait été un des moindres suppôts de la justice de Ceilan. Quoi qu'il en soit, ce fut à lui que Vichnou accorda l'honneur d'être père des cinq enfans dont l'existence a troublé toute l'Asie, et eût pu faire le bonheur de l'Inde, si le génie du mal n'eût pas constamment entravé, par ses malignes influences, les effets des vertus et de la grandeur qu'Oromaze avait mis dans l'ame de l'un d'eux. — Quoi, lui dis-je, vous croyez aux deux principes? — Et comment en douter en voyant tout

ce qui se passe sur la terre ? D'ailleurs quand vous aurez lu l'histoire d'Altamor, j'espère que vous en serez convaincu. Je vis que le pauvre prince tenait à ses anciennes idées ; qu'elles le consolait de la perte de sa grandeur, en croyant que ce n'était pas la faute de Vichnou si Thomas Kouli-Kan était venu bouleverser l'empire de son oncle, et que c'était Arimane qui avait dépêché le chef des Tartares pour troubler le repos qu'Oromaze avait départi si long-temps aux bons Indiens. Je le laissai donc m'expliquer, avec une extrême complaisance, le principe du bien et du mal qui, selon lui, divise le monde ; et lorsqu'il crut m'avoir persuadé, il reprit ainsi : Le premier enfant



que Vichnou donna à Zelma fut nommé Brasilly ; et à peine fut-il né, qu'Oromaze et Arimane s'empresèrent de le douer, suivant leur bonne ou mauvaise intention. Le principe du bien lui donna un fond de modestie, de douceur, des goûts simples, et un attachement sincère à ses proches.

Arimane le rendit faible, irrésolu, abandonné aux plaisirs, et tel que l'on nous dépeint les anciens rois de Ninive, qui laissaient gouverner leurs états par des satrapes, pour se plonger dans le sein des voluptés du sérail. — Ce caractère n'avait pas un grand inconvénient pour le fils d'un pauvre noble de Ceilan. — Vous avez raison ; mais Arimane, à qui l'avenir est présent,

savait bien que Brasilly avait une carrière importante à parcourir, et il le fit tout exprès, pour qu'il n'eût aucun moyen utile aux projets de son frère. Oromaze sourit de la peine que s'était donnée son rival pour gâter le bon naturel de Brasilly, qui lui paraissait devoir être peu important dans l'ordre politique. Les bons n'y voient jamais si bien que les méchants. Arimane savait ce qu'il faisait. Oromaze était cependant fâché que son ennemi le contrariât toujours dans toutes ses opérations. Il se promit bien que lorsque Zelma mettrait au monde un autre enfant, il prendrait toutes les précautions pour qu'il pût remplir ses hautes destinées.

Zelma avait conservé la protection d'Abdal. Elle l'employa pour faire obtenir une place assez importante à son époux, dans une île voisine. C'était Arimane qui lui avait suggéré cette pensée, parce qu'il avait cru que c'était le moyen d'empêcher Zelma de donner le jour à un enfant dont les hautes destinées causaient à ce méchant de l'inquiétude; mais Oromaze obtint de Vichnou que la fécondité de Zelma ne souffrît pas de cette absence. Le peu de distance des deux îles facilita les voyages de Zoar à Ceilan. On vit chaque année accroître sa famille.

De tous les enfans que le ciel donna à Zelma, il n'en fut aucun qui pût être comparé à Altamor.

Que dis - je ? je soutiens que non seulement il n'a pas eu d'égal parmi ses frères, mais même que les fastes du monde n'offrent, entre les enfans des hommes, aucun être que l'on puisse lui comparer, par les grandes qualités dont le génie du bien le combla, par les entreprises qu'il forma, dont aucunes n'atteignirent à la hauteur de son génie, le plus vaste qui fut jamais.

Oromaze, qui se complaisait dans son ouvrage, avait voulu que l'ame d'Altamor eût pour demeure le corps le mieux constitué ; il voulut aussi qu'il fût beau comme sa mère. Arimane saisit l'instant où son antagoniste avait posé ses crayons, pour changer la disposition des traits ; mais il ne put lui ôter un re-

gard perçant, un sourire agréable, l'expression d'un homme occupé de grands desseins. C'étaient des traits caractéristiques qui une fois tracés ne s'effacent plus ; il ne put lui ôter la force et l'agilité, mais il arrêta sa croissance : et comme d'autres héros que je ne nomme point ici et que toute l'Asie connaît, il n'eut pas beaucoup plus de trois coudées. Arimane employa sa maligne influence pour corrompre les dons précieux de l'esprit et du cœur, que Vichnou avait accordés à son bien-aimé. Il l'exerça avec un tel succès, qu'il pensa rendre vain tout ce qu'Oromaze avait été chargé de faire pour l'enfant de son amour ; mais comme les affreux complots du génie du mal ne cessèrent pas

un seul instant de porter le désordre dans les conceptions de cette noble créature, pour le forcer à seconder ses odieux projets, ce sera en développant les actions d'Altamor que nous prouverons ce qu'il eût été, si les puissances du mal, qui, ainsi que les harpies, infectent tout ce qu'elles touchent; n'eussent pas obscurci les brillantes qualités qu'il avait reçues de Vichnou pour faire le bonheur de l'Inde, au point que quelques uns doutèrent s'il n'était pas plutôt né pour son malheur.



---

## CHAPITRE II.

Sahir, nommé gouverneur de Ceilan, protège la famille de Zelma. — Elle a un troisième fils. — Oromaze abandonne Tortius aux soins d'Arimane. — Naissance de Patior. — Oromaze lui donne des vertus; aucune d'elles ne le préservera des malheurs qui l'attendent. — Le cinquième frère vient au monde. Oromaze n'a pas le temps de s'occuper de lui.

---

ABDAL avait été rappelé à Delhi, où il vit le gouverneur que le grand mogol avait choisi pour commander à Ceilan. Il se nommait Sahir : c'était un guerrier recommandable et d'une naissance illustre. Abdal lui parla avec intérêt de la

belle Zelma et de sa famille, qui venait de s'augmenter par la naissance d'un troisième fils que l'on nomma Tortius. Ah ! pour celui-là, dit Arimane, il m'appartient. Je ne souffrirai pas que vous vous mêliez de lui faire aucun don, et je vous prouverai qu'il n'en aura pas moins les qualités les plus brillantes : un esprit supérieur, de la tenue dans ses projets, de la facilité pour le travail, le courage des conspirateurs ; il sera assez fier pour dédaigner de commander aux hommes. — Oui, reprit Oromaze ; mais il regrettera les honneurs en paraissant les fuir. Les dernières actions de sa vie publique prouveront qu'il ne pardonnera pas à son frère d'être au-dessus de lui, et que, vendu à vos



amis, il n'attendait que le moment favorable pour se faire nommer leur chef. . . . . Mais enfin je vous l'abandonne. Il y aura dans l'Inde, à l'instant où il pourra faire du mal, tant de mauvais génies sous la figure humaine, qu'un de plus ou de moins ne fera pas grand' chose. En cela Oromaze se trompait ; car un seul méchant fait plus de mal que cent êtres vertueux ne font de bien.

Zelma, en voulant augmenter la force de son pays adoptif en lui donnant de nouveaux sujets, eut un quatrième fils. Oromaze voyant tout ce qu'il aurait à souffrir le nomma Patior. Arimane se mêla peu de lui ; il se réservait de le tourmenter dans toutes les affections de son cœur

pour faire de lui un second exemple de patience et de malheur. Il laissa donc Oromaze lui donner un cœur sensible et généreux , un esprit doux et agréable : bien assuré que ces bonnes qualités ne lui mériteraient ni l'amitié de son frère ni l'amour de sa compagne ; qu'appelé un instant à régner sur un peuple bon et vertueux , celui qui faisait et défaisait des rois selon sa fantaisie lui ôterait sa puissance , parce qu'il ne seconderait pas ses vues.

Un cinquième fils fut encore donné à Zelma. Oromaze, qui était occupé dans cet instant à mettre la paix entre des abeilles qui avaient perdu leur reine et qui s'imaginaient pouvoir vivre en république , se mêla peu de la naissance de Zélanor. Il

reçut de la nature la beauté en partage ; mais son cœur était froid et insensible. On le vit sacrifier ses plus tendres affections aux volontés de son frère, qui l'en récompensa par une couronne.

Tels sont les cinq frères dont nous entreprenons de tracer l'étonnante histoire. Quatre ne parurent sur la scène du monde qu'au temps où les dissensions politiques déchiraient leur patrie adoptive ; mais Altamor les précéda, et donna dès son enfance des preuves de ce qu'il serait un jour.



---

### CHAPITRE III.

Sahir envoie Altamor dans l'Inde pour y faire son éducation. — Il marche à pas de géant dans la carrière. — Il n'est aimé ni de ses condisciples ni de ses maîtres. — Il tombe malade. — Ses camarades, jaloux de ses succès, le mettent dans une fosse. — Ils lui ôtent le commandement. — Son entrée au service. — Altamor retourne à Ceilan.

---

ZEI MA, qui voulait donner à ses enfans une éducation capable de les mettre dans le chemin de la fortune, trouvait surtout dans Altamor et Tortius des qualités qui promettaient qu'un jour ils seraient des hommes intéressans. Sahir aimait

infiniment Altamor; et, inspiré par Oromaze, il conçut l'idée de le faire passer dans l'Inde, où il trouverait des maîtres qui développeraient ses heureuses dispositions, et le formeraient aux vertus sociales.

Le jeune Altamor, qui brûlait du désir de s'instruire, fut envoyé à Delhi. Sahir avait un frère, qui était lama à la cour du roi de l'Inde, qui reçut cet enfant avec une grande bonté, et obtint de S. M. que le protégé de son frère serait élevé parmi la jeune noblesse du royaume, dans un établissement que le roi son aïeul avait fondé. Altamor ne fut pas plutôt entré dans cette maison, qu'il ne s'occupa que de marcher à pas de géant dans la carrière. Il semblait qu'il s'était hâté de vivre,

pour arriver, non pas comme les autres hommes, à la mort, mais plutôt à l'immortalité.

Sa physionomie austère, son caractère naturellement sérieux qui l'éloignait des amusemens de son âge, lui firent trouver peu d'amis parmi ses condisciples, qui lui donnèrent plusieurs fois des marques non équivoques de leur animosité. Ses maîtres ne l'aimaient pas beaucoup plus ; mais ils étaient obligés de convenir que dans tous les élèves il n'y en avait pas un seul qui pût lui être comparé, par son goût pour l'étude et son étonnante facilité. Arimane en fut effrayé ; et pour arrêter ses progrès il alla trouver la fièvre, l'une de ses sujettes la plus soumise, et lui ordonna

de s'emparer du jeune Altamor. Quand Arimane envoie une maladie, il a bien le soin d'y joindre des médecins, ses dignes suppôts : l'un s'approche du lit du malade, le voit si posé, si réfléchi, qu'il regarde cette taciturnité comme un symptôme dangereux. Il en conclut qu'un enfant qui ne rit ni ne babille doit avoir une fièvre maligne. Il allait lui ordonner les remèdes les plus héroïques qui eussent anéanti le héros futur, quand Oromaze ; qui veillait sur ses jours, fit entrer l'un des maîtres dans la chambre d'Altamor, qui assura le médecin que l'enfant n'était ni plus ni moins sérieux qu'en parfaite santé ; que tel était son caractère. Le docteur fut obligé, à son grand regret,

de déchirer son ordonnance, et Altamor recouvra la santé. Il s'en servit pour se livrer, avec un zèle infatigable et surprenant dans un enfant de son âge, aux études les plus sérieuses, surtout à celle de l'histoire et des mathématiques. Ses condisciples, envieux de ses progrès et mécontents de son caractère, qui renfermait le germe de cette humeur despotique qui le perdit, résolurent un jour de s'en débarrasser. Ils ne dirent point : *Voici notre songeur, venez, tuons-le* ; mais ils dirent : *Voici celui qui est toujours le premier dans sa classe, et qui, non content de sa supériorité dans les sciences, veut encore nous commander dans nos jeux : venez, faisons une fosse, et l'y enfermons. Ce que veut*



une multitude d'enfans s'accomplit ; la fosse est faite, ils l'engagent à s'y coucher. A peine y est-il, qu'ils le couvrent d'une quantité si prodigieuse de terre, que sans un maître qui arriva très à propos, ou très mal à propos, comme diront quelques-uns, ils ensevelissaient avec lui ses entreprises brillantes qui tinrent du merveilleux, et ses fautes qui firent la gloire et le malheur de l'Inde. On le retira de la fosse, et il ne paraît pas qu'il cherchât à se venger de ce mauvais traitement. Il ne se vengea pas dans une occasion plus importante. Quelque temps après, ses camarades lui ôtèrent le commandement, qu'il quitta aussi tranquillement qu'on le vit depuis abdiquer deux fois la puissance su-

prême. Il semblait, dès ce temps, qu'il lui suffisait d'avoir forcé ses égaux de l'élever au-dessus d'eux, et qu'il lui importait peu de conserver cet empire, se croyant, dans quelque rang qu'ils le plaçassent, toujours leur supérieur : car autant Oromaze avait mis dans son ame de grandeur et d'élévation, autant Arimane y faisait germer d'orgueil et de vanité.

Si le gouvernement à cette époque se fût maintenu, les vertus et les défauts d'Altamor eussent été bien indifférens dans l'ordre politique. Qu'est-ce, dans une monarchie illimitée, qu'un simple officier sans fortune et sans nom connu. Si, par un très grand hasard, il eût eu une occasion de se signaler dans

une bataille, qu'en serait-il arrivé ? qu'il aurait eu un grade et quelques décorations qui eussent dit à tous : Il est brave; mais tous les Indiens le sont. Ce n'eût pas été une raison pour que son nom passât à la postérité, et encore moins ceux de ses frères.

Le temps de ses études étant achevé, il entra dans les troupes de l'Inde, où il s'instruisit à commander en obéissant avec une extrême exactitude. Jamais homme ne fut aussi soumis à la discipline, et ne remplit plus scrupuleusement ses devoirs. Il partageait son temps entre son service et la lecture. L'histoire d'Alexandre et de César l'enflammait, et il brûlait du désir de faire la guerre. Mais on croyait la

paix de l'Inde assurée : par conséquent, peu d'espérances d'avancement.

Arimane, qui n'aimait pas à voir Altamor dans l'armée de l'Inde, parce qu'il savait de quelles actions héroïques les soldats seraient capables en l'ayant à leur tête, résolut de réveiller dans son ame l'amour de sa première patrie, et lui fit concevoir l'idée de retourner dans l'île de Ceilan. Il avait su que le parti des montagnards commençait à se relever; et rêvant déjà le projet de se mettre à leur tête, et peut-être celui de se faire proclamer roi de cette île (car à cette époque c'eût été le dernier terme de son ambition), il se flatta de pouvoir un jour arracher sa patrie au

joug étranger, et de s'en former une souveraineté indépendante. Il était loin de soupçonner alors que Ceilan serait une des plus petites provinces du vaste empire que le destin lui réservait. Il demande un congé, se rend à Madras, s'embarque, et arrive heureusement dans l'île sous un nom supposé, pour échapper aux recherches des chefs de partis.



---

## CHAPITRE IV.

Altamor parcourt les montagnes de l'île de Ceilan. — Les rebelles de cette île veulent le mettre à leur tête. — Sa visite au devin Timor. — Les prédictions de celui-ci. — Rêves ambitieux d'Altamor. — Il se décide à se rendre maître de Ceilan, malgré les avis de Timor.

---

ALTAMOR parcourut d'abord les montagnes où son père avait commandé autrefois une troupe assez considérable. Bientôt il fut reconnu par ceux qui avaient servi sous Zoar, et ils lui proposèrent de se mettre à leur tête. C'était bien ce qu'il désirait. Cependant si les montagnards sont défaits, qu'il soit

pris, quel sera son sort? Officier au service du roi de l'Inde, on ne verra en lui qu'un chef de rebelles; car c'est ainsi que les rois appellent tous ceux qui veulent briser leurs fers, et dont les efforts ne sont pas couronnés par le succès. Il hésite, et demande à connaître les forces que ses compatriotes ont à opposer aux troupes indiennes. Il parcourt les hauteurs de l'île pour s'assurer des ressources du parti; surtout il cherche, dans ces montagnes, un certain Timor dont sa mère lui a souvent parlé, comme lui ayant prédit, sur le sort de sa famille, des choses très extraordinaires. Il apprend que cet homme habite les plus hautes montagnes de l'île.

Ce Timor était un vieillard qui, dit-on, avait déjà vu s'écouler plus d'un siècle, et n'en conservait pas moins toute la force et la vigueur de la jeunesse. Ses cheveux et sa barbe étaient encore noirs; il avait toutes ses dents, lançait un javelot à une grande distance, et toujours il atteignait son but. Le bruit s'était répandu, dans la contrée, qu'il possédait les sciences occultes, et qu'il était en relation intime avec les génies; que c'étaient eux qui l'avaient préservé de la vieillesse. D'autres disaient qu'il était le fils du vieux Timor, et lui ressemblait si parfaitement, qu'étant revenu le soir d'un grand voyage à l'instant où son père venait d'expirer, il l'enterra secrètement, prit ses ha-



bits; et lorsque ses voisins le virent le lendemain matin , ne sachant point qu'il était de retour, ils ne concevaient point par quel prodige leur voisin, qu'ils avaient vu si cassé , était devenu tout-à-coup un homme plein de force; et cependant ils ne pouvaient s'empêcher de dire : Ce sont les mêmes traits , la même taille. Alors Timor leur raconta avec emphase qu'un génie lui avait apparu, et lui avait donné une fiole qui contenait le grand alkâès (1). A peine, leur dit-il, en ai-je mouillé mes lèvres, que toutes les traces de la vieillesse sont dispa-

---

(1) Liqueur que les alchimistes prétendent être tirée de l'or, et qui fait vivre mille ans.

rues, et que je me suis trouvé frais et dispos ainsi que vous me voyez. Cette fable s'accrédita, et donna bien plus de confiance dans ses prédictions. Celles qu'il avait faites à Zelma, comme je l'ai déjà dit, étaient fort extraordinaires. Altamor voulut donc apprendre de Timor quelle devait être sa destinée. Il se fit conduire à sa demeure; et quand il fut parvenu au sommet de la montagne, il aperçut Timor. Celui-ci vint à lui, le saluant avec respect; il l'engagea à entrer dans sa cabane. Seigneur, dit-il, c'est un bien chétif asile à présenter au maître de l'Asie; mais enfin je vous offre ce que les destins m'ont départi, et qui, peut-être, me vaut mieux que ne vous vaudront toutes

les grandeurs que le souverain génie vous destine.

Altamor écouta avec une fort grande satisfaction ce que lui disait Timor. Charmé de ce titre de maître de l'Asie que ce devin lui donnait, il ne fit aucune attention à ce que pouvaient lui prédire les derniers mots de son discours; et frappant sur l'épaule du magicien, il lui dit : Qui vous a appris que je serais si puissant ? — Mon art. — Mais savez-vous aussi par quels moyens je parviendrai à ce comble de gloire ? — Oh ! voilà ce qu'Arimane cache avec soin, dans l'espérance que l'on se trompera de chemin, et qu'alors ce qui devait être une source intarissable de félicité deviendra le dernier degré du malheur. — Et si j'allais me trom-

per? — Cela pourrait bien vous arriver, Seigneur, plutôt qu'à un autre; car vous joignez à un orgueil excessif une présomption qui ne vous permet pas de vous abaisser jusqu'à recevoir aucun conseil : vous vous croyez l'oracle de Dieu sur la terre. Ainsi vous vous privez d'avis qui pourraient vous être fort utiles. Non seulement vous vous aliéneriez vos amis, mais leur amour-propre blessé en fera vos plus mortels ennemis. — Cela n'est pas vrai, et je vois bien que vous n'en savez pas tant que ma mère me l'avait dit. — Zelma sait au contraire combien mes connaissances sont grandes et sûres. Je lui ai révélé la destinée de tous ses enfans, et la vôtre sera des plus brillantes, si vous savez jouir

avec modération de votre gloire. — La modération est la vertu des ames médiocres. — Dites des sages. Vous vous repentirez un jour, Seigneur, de n'avoir pas compris mes paroles; mais je ne puis en dire davantage. — Maître de l'Asie, reprit Altamor! Oui, cela pourra bien être. C'est néanmoins bien peu de chose qu'une seule partie du monde. Qu'importe? quand j'en serai possesseur, je trouverai bien moyen de passer en Europe: une armée victorieuse de tant d'états ne s'arrête pas en si beau chemin. Les destins m'ont donné l'Asie, et moi je me donne l'Europe. Suis-je donc moins qu'Alexandre? Mais avant tout je veux aller en Afrique; qu'il serait beau de la civiliser de

nouveau, d'y ramener les arts, les sciences, dont elle fut le berceau ! Qui m'empêcherait de remonter le Nil pour en découvrir les sources ? Si j'arrive jusqu'aux ruines de Thèbes, qui m'empêcherait de la rebâtir ? Ah ! Timor, je le sens, la terre est trop étroite pour moi. — Réprimez, Seigneur, les mouvemens de l'ambition qui vous dévore : il m'est permis de vous dévoiler une partie de l'avenir qui vous est réservé. Vous étonnerez l'univers par la rapidité de vos succès, et le haut rang auquel ils vous auront élevé ; mais si vous vous abandonnez à la passion qui vous maîtrise, bientôt des revers..... — Trêve de plaisanterie, serai-je roi ? — Oui, Seigneur, vous le serez avant quinze ans. — **Eh**

bien ! je vous promets, Timor, de faire votre fortune. — Je vous rends grâces ; vous envierez peut-être un jour la mienne ; car je suis pauvre, il est vrai, mais libre. — On l'est toujours quand on veut. — Pas toujours. — On sait mourir. — Pas toujours. Comme cette conversation impatientait Altamor, il la fit changer en parlant de ses projets sur Ceilan. — Ils ne vous réussiront point, Seigneur ; c'est un trop petit théâtre pour vous. Comme il était dans le caractère d'Altamor de ne suivre aucun conseil, ne faisant point attention à ce que lui disait Timor, il résolut de tenter cette conquête, qui lui paraissait un acheminement à celle du monde, à laquelle il bornait ses désirs, n'ayant

pas encore pour l'instant de manière  
bien commode de transporter une  
armée dans la lune.

\*\*\*\*\*



---

## CHAPITRE V.

Altamor cherche à discipliner les Ceilandais.  
— Il en est abandonné. — Il est forcé d'errer dans les montagnes. — Un montagnard le reçoit et le cache chez lui.

---

IL quitta donc Timor, et s'occupa de former ses compatriotes en troupes réglées; mais il ne put y parvenir. La discipline leur parut insupportable, accoutumés à mettre tous leurs talens militaires dans l'embuscade. Au moment où il voulait les mener à l'ennemi pour l'attaquer en rase campagne, ils l'abandonnèrent pour retourner dans leurs montagnes.

Resté seul, il fallut bien qu'il cherchât à mettre sa vie en sûreté; mais il ne voulut point retourner chez Timor, dont il n'avait pas suivi les conseils. Il erra quelque temps, craignant de tomber dans les mains des troupes royales, quand il aperçut un troupeau paissant le long d'une gorge fort étroite. Deux jeunes enfans le gardaient; leur âge, la douceur de leur physionomie, lui inspirèrent de la confiance. Il descend de roche en roche, au risque mille fois de se briser en tombant. Enfin il parvient au fond de l'abyme; mais un torrent rapide est encore entre lui et les enfans; ses eaux écumeuses roulent avec fracas, et l'empêchent de se faire entendre de ceux qu'il avait intérêt d'interro-

ger. Il ignorait la profondeur de ce torrent. Cependant le jour est sur son déclin; il n'a pu se procurer, depuis le lever du soleil, de quoi se rassasier, et il meurt de faim. Il ne savait quel parti prendre, quand il aperçut, sur le sommet de la montagne dont il venait de descendre, quelques Indiens qui le cherchaient pour le faire prisonnier : alors, aimant mieux s'exposer à un péril incertain qu'à un malheur indubitable, il traversa le torrent, seul moyen qu'il eût d'échapper aux soldats. Ainsi César passa le Rubicon. Il ne sonde pas l'onde en fureur, il s'y précipite; pendant quelques minutes il lutte avec une extrême difficulté contre la violence du courant. Les enfans, qui le

voient couvert de ses eaux écuman-  
tes, le croient perdu ; ils crient, ils  
appellent leur père. Celui-ci, guidé  
par ses fils , accourait, lorsqu'Alta-  
mor , s'étant saisi d'une branche  
de saule dont l'extrémité trempait  
dans l'eau, s'en servit pour s'élan-  
cer au bord du rivage ; mais, excédé  
de fatigue, et épuisé par la faim , il  
tombe sans connaissance aux pieds  
de l'insulaire. Celui-ci le relève ;  
et appelant à son tour sa femme,  
aidé par elle , il transporte l'incon-  
nu dans sa chaumière. Un grand feu  
et quelques gouttes de liqueur spi-  
ritueuse le rappellent à la vie. Son  
hôte le reconnaît ; il avait servi Zel-  
ma : c'était chez elle qu'il s'était  
marié. Il redouble de soins, ainsi  
que sa femme ; ils lui ôtent ses

habits pour le revêtir des siens.

La femme lui prépare à souper; et les enfans, à qui il avait inspiré tant d'intérêt, s'empresment par leurs douces caresses à lui témoigner leur joie de le voir échappé à un si grand péril. Leur sœur aînée, qui se nommait Azaëlle, le regardait de loin, et n'osait, comme ses frères, lui marquer le plaisir qu'elle avait de le voir hors de danger; mais son regard exprimait le contentement qu'elle ressentait. Altamor ne se souvenait déjà plus de ce qu'il avait souffert; mais son hôte trouvait beaucoup de danger pour lui à tenir la campagne. Il savait que les Indiens cherchaient Altamor. Restez ici, lui dit-il, tant que vous serez menacé; nous ne vous offrons qu'un

mauvais lit et des repas frugals , mais ils seront donnés de bon cœur. — J'accepte avec plaisir. Il prononça ces mots en jetant les yeux sur la charmante figure de la fille de Tami. Ce fut alors qu'il regretta de n'être pas encore maître de l'Asie, pour donner à la bergère un royaume, à condition qu'elle serait au nombre de ses femmes. Tami lui prépara aussitôt un lit dans une grotte qui était au pied de la montagne ; des broussailles en cachaient l'entrée. Azaëlle fut chargée par son père d'y porter à notre héros tout ce dont il avait besoin : et chaque fois qu'elle entrait, Altamor voulait prendre un baiser ; mais la jeune fille , plus leste qu'une biche , s'échappait, ce qui redoublait le désir

qu'Altamor avait de lui plaire : et s'il n'avait pas su de Timor qu'il devait être un puissant monarque, peut-être se serait-il livré avec plus d'abandon au sentiment qu'Azaëlle lui inspirait. Mais que ferait-il d'elle quand il serait sur le trône ? Cette réflexion calma ses transports, et il demanda avec moins d'instance ce baiser qu'elle refusait toujours, mais avec d'autant moins de sévérité qu'Altamor paraissait le désirer moins vivement.

Il resta près d'un mois chez Tami, qui ne le laissa partir qu'après s'être bien assuré qu'il n'y avait rien à craindre pour son compatriote. Les troupes indiennes s'étaient retirées. Altamor ne voulut point quitter cette cabane hospitalière,

sans témoigner sa reconnaissance à ces bonnes gens; mais il avait peu d'argent. Cependant, se confiant sur ce que Timor lui avait prédit, il fit une obligation au berger de cinq cents sequins (1), payable à Delhi dans six ans; et, ce qu'il y a de plus singulier, elle fut acquittée.

---

(1) Environ 12,000 fr. de notre monnaie.

~~~~~

CHAPITRE VI.

Altamor retourne dans l'Inde. — Cette contrée commence à ressentir des troubles. — Zoar et sa famille viennent s'établir à Agra, — Ils y vivent dans la pauvreté. — Les sœurs d'Altamor sont connues par leur beauté. — Les suppôts d'Arimatea veulent donner une constitution à l'Inde. — Malheurs qui suivirent l'exécution de ce projet.

ALTAMOR, voyant qu'il était impossible de discipliner les montagnards de Ceilan, ne pensa plus qu'à retourner dans l'Inde, où les troubles éclataient de toute part.

La famille de Zoar (on ne sait

pas trop pourquoi) quitta Ceilan et passa dans l'Inde ; mais soit que Zelma eût perdu les bonnes grâces de Zadir, ou que des raisons personnelles ne lui permissent pas de paraître prendre un si vif intérêt à une famille entière, il ne les engagea pas à venir à Delhi, et ils restèrent à Agra, où Brasilly se maria dans la suite, et où ses sœurs, dont une était fort jolie, charmaient les habitans par la douceur de leur société. Malgré la rigueur d'Àrimane, qui pendant long-temps les priva complètement des faveurs de la fortune, Zelma et sa famille subsistaient, grâce à la plus stricte économie. Le petit sous-lieutenant, de retour dans l'Inde, lisait, étudiait, et ne voyait que dans une perspec-

tive très éloignée l'accomplissement des prophéties de Timor.

Arimane mit un jour dans la tête des Indiens qu'ils n'avaient point de constitution; que leurs voisins les Japonais en avaient une, et qu'il fallait qu'ils prissent la constitution de leurs voisins comme ceux-ci avaient pris leurs modes. D'autres (et c'étaient ceux qu'Arimane animait plus positivement) dirent: Nos voisins ont une constitution: il nous en faut une; mais nos voisins l'ont faite eux-mêmes, pourquoi n'en ferions-nous pas une aussi? N'est-il pas prouvé que nos cuisiniers, nos tailleurs, nos marchandes de modes, sont bien meilleurs que ceux des Japonais? Nous aurons aussi des législateurs bien plus parfaits que ceux

du Japon, et ils nous feront une constitution beaucoup meilleure que la leur, qui leur a coûté quatre-vingts ans d'un état de guerre intestine qui a pensé les perdre; mais c'est qu'ils sont d'un mauvais caractère, entêtés, querelleurs, tandis que nous, nous sommes le plus doux, le plus aimable des peuples de l'Asie. Nous ferons une constitution en nous jouant. Huit-cents députés de tous rangs, de tous états, de toutes religions, seront réunis dans une grande salle; et comme ils n'auront qu'un même intérêt, ils n'auront aussi qu'une même volonté, celle de faire le bien et le bonheur de l'Inde. On les verra sacrifier tout à ce but unique, et nous nous réveillerons un beau

matin, ayant la meilleure constitution imaginable qui marchera sur des roulettes. Ah ! c'est alors que les Japonais seront jaloux de nous ! Mais nous ne les craignons point, nous aurons une constitution ; et vous verrez qu'ils s'uniront à nous.

Je sais bien qu'entre nous une immortelle haine
Nous permet rarement de marcher réunis ;

mais ils nous trouveront si sages, qu'ils seront flattés d'avoir de pareils alliés ; et, réunis à eux, toute l'Asie sera à nos pieds. En cela je crois que les Indiens ne se trompaient pas ; mais, pour leur constitution, elle ne fut pas si facile à organiser que presque tous avaient voulu le faire croire.

Les huit cents députés eurent

autant de volontés qu'ils eurent d'intérêts. Le roi seul désirait de bonne foi le bonheur du peuple, et il eût été facile, si on eût voulu se réunir. Oromaze y employa tous ses soins sans pouvoir y réussir. Arimane troubla tous les esprits, et inspira l'audace aux méchans, la crainte aux bons. Une torpeur générale glaça les serviteurs du roi, et il fut la victime de ce peuple pour qui il avait tout fait. Mais détournons les yeux de cet horrible événement; s'il se présentait à mon imagination, elle en bannirait toute autre idée, et, prosterné aux pieds de son ombre auguste, je ne pourrais me livrer qu'à la douleur : tandis que mon intention en prenant la plume n'a eu d'autre but que de tracer

les événemens qui se sont succédés depuis ce moment, en écartant autant que possible ce qu'il seurent de lugubre. Je dirai comment ceux qui se disaient les libérateurs de l'Inde détruisirent tout indifféremment.



CHAPITRE VII.

Tortius prend parti parmi les révolutionnaires de l'Inde. — Premiers succès militaires d'Altamor. — Nommé général, il est presque aussitôt destitué. — Il vient à Delhi pour solliciter d'être remis en activité. — Il y vit dans la pauvreté. — L'amour le console. — Brasilly épouse la fille d'un négociant d'Aggra. — Portrait de la femme de Brasilly.

LE bâtiment était vieux ; mais il pouvait subsister un millier d'années comme il était, en le réparant. On le jeta par terre, et ses ruines couvrirent toute l'Inde. Les frères et amis, qui n'étaient ni fraternels

ni amicaux , se mirent en possession de la puissance, et Dieu sait comment ils en usèrent. Ce fut à cet instant que le génie de Tortius se développa. Il avait été à Madras , ville du midi de l'Inde, et là étaient les prétendus amis de la liberté. La leur consistait dans celle de commettre impunément tous les crimes, de porter partout le désespoir, de se gorger des richesses de l'Etat et des particuliers, de faire la guerre à Dieu, que par dérision ils proclamaient, comme on vit autrefois un juge inique reconnaître pour roi le juste qu'il avait condamné à la mort.

Tortius suçà ces infâmes principes parmi les scélérats qui gouvernaient à Madras. Il arbora, dit-on,

lessignes de leur tyrannie; et comme il avait infiniment d'esprit, bientôt il mena les meneurs. Quand il se vit un homme important, il pensa à agrandir sa famille, et engagea son frère Altamor à venir le joindre.

Altamor, qui s'ennuyait de l'obscurité pour laquelle il n'était pas fait, saisit avec empressement cette occasion de se montrer; il quitta Agra et vint à Madras. Là il laissa à son frère la tribune aux harangues, se livra à son génie pour la guerre, et par des actions brillantes il fonda les premières bases d'une gloire immortelle: mais la dispute survenue à son sujet entre les deux génies paralysa pendant quelque temps ses moyens. Nommé général au siège de Malaca, il fut presque

^{destitué}
aussitôt ~~destitué~~ et réduit à venir solliciter la grâce d'être remis en activité. Cet homme, qui devait voir un jour l'Inde à ses pieds, était alors réduit à vivre dans un état si misérable, que rien ne pouvait faire croire qu'il monterait aussi haut que nous l'avons vu. L'amour console des caprices de la fortune. Il avait rencontré une assez jolie personne aussi pauvre que lui, qui attacha son sort au sien. Elle prit son nom, et espérait qu'elle serait un jour son épouse; mais d'autres chaînes lui étaient préparées par Oromaze ou par Arimane, je l'ignore il y a tant de choses à dire dans cet hymen, qu'on ne peut trop savoir si ce fut le bien ou le mal qui y présida.

Brasilly était resté à Madras, où il fut reçu chez un riche négociant qui avait plusieurs filles; et en vérité cet homme n'avait jamais rêvé que deux d'entre elles seraient reines. Il était républicain, et il trouva dans Brasilly des sentimens qui avaient rapport aux siens. C'étaient deux hommes estimables et qui se convenaient. Elia était l'aînée des filles de Sedor; le frère d'Altamor la demanda en mariage et l'obtint, et l'on peut bien dire que ce fut pour lui un bienfait du ciel. Sa modestie, sa simplicité ne se démentirent jamais. Aussi aucune plume satirique ne s'exerça contre elle, ni dans sa grandeur ni dans son infortune. Si son beau-frère n'eût pas imaginé de faire roi le bon Brasilly, qui ne

s'en souciait guère, et sa femme encore moins, ils eussent été parfaitement heureux.



CHAPITRE VIII.

Le Gouvernement, par le conseil d'Altras, fait rechercher Altamor pour le mettre à la tête des troupes chargées de le défendre. — Il est proclamé général. — Les troupes qu'il commande repoussent les Delhiens qui cherchent à se soustraire à la tyrannie des représentans du peuple. — Ceux-ci donnent une nouvelle constitution. — L'Inde est gouvernée par cinq satrapes. — Altras est un des cinq.

DEPUIS long-temps on s'ennuyait à Delhi de voir sans cesse les mêmes hommes représenter la nation. Un beau jour on vint les assiéger dans le lieu de leurs séances. Parmi les faiseurs il y en avait de plus im-

portans les uns que les autres. De ce nombre était Altras , qui n'avait pas voulu adopter le costume de ses confrères , et conservait, avec des principes antimonarchiques, les formes d'un homme de cour. Il n'aimait ni n'approuvait rien de ce que l'on faisait ; mais il se trouvait lancé dans la carrière : il n'y avait pas moyen de retourner en arrière. Il portait le cachet de la réprobation , il avait condamné le juste : ainsi il était de son intérêt de soutenir le Gouvernement , ne devant pas , suivant toutes les probabilités , espérer grâce sous un autre.

Cependant le danger allait croissant. Quatre des plus considérables parmi les représentans de la nation

avaient dîné avec Altras. Ils cherchèrent les moyens d'arrêter les progrès de la conjuration. Il n'en n'est qu'un, dit Lios : c'est de ramasser tout ce que vous trouverez d'hommes de bonne volonté pour en former un corps que vous ferez commander par Altamor. — Je ne le connais pas. — Je le connais, moi ; c'est l'homme qu'il vous faut. Jeune, vif, enthousiaste, respirant la guerre, il la fera pour nous, contre nous, comme l'occasion s'en présentera. Si nous ne l'attachons pas à notre parti, il faut craindre que nos ennemis ne le découvrent et ne s'en servent : alors nous serions perdus ; car il est sûrement protégé par les génies supérieurs. — Des bons ou des méchants ? —

Qui peut le dire? — Et où est-il? — Je n'en sais rien; nos agens secrets l'auront bientôt trouvé. On en fit venir un, qui avait souvent rencontré le général Altamor dans ce palais bâti par le plus despote des ministres, et qui, depuis la *régénération* de l'Inde, était devenu l'asile de la démagogie. Il y habite, m'a-t-on dit, un fort modeste logement avec une compagne temporaire. — Va le chercher, dis-lui que le Gouvernement a besoin de lui.

L'homme partit, et trouva l'habitation de notre héros. Il sonne à la porte, on ouvre. Altamor, étonné que ce personnage se présente chez lui, se préparait à le traiter avec hauteur, quand l'agent des missions

secrètes se hâta de lui apprendre qu'il est député de la part d'Altras pour l'engager à se rendre près du Gouvernement, qui avait besoin de lui. — Il doit conter sur moi s'il sert les intérêts de l'Inde, et qu'il ne veuille employer que des moyens généreux et ouverts; ce que j'ai de la peine à croire, puisque c'est un homme de votre espèce qu'il a chargé de cette négociation. L'agent, assez mécontent de cette sortie, reprit : Si vous n'étiez pas plus jeune et plus brave que moi, je me fâcherais; mais allez ou n'allez pas, cela m'est bien égal : je vous ai transmis les ordres d'Altras, le reste ne me regarde pas. Et l'agent sortit.

Notre futur héros ne fut pas plutôt seul, qu'il se trouva assez em-

barrassé pour paraître déceimment devant le seigneur Altras. Altamor, à qui la fortune préparait ses riches faveurs, était à ce moment si pauvre, qu'il ne possédait d'autre cafetan que celui qui le couvrait; encore était-il usé. En le voyant dans ce misérable équipage, on n'aurait pas pu se douter que cet Altamor, si mal vêtu, porterait dans peu d'années la pourpre royale. Altras fut étonné de la pénurie du général; cependant comme il se connaissait en hommes, il vit dans les yeux du héros le feu du génie : et pensant que la multitude, qui ne connaît que l'extérieur, n'accorderait pas à son protégé assez de considération, s'il paraissait si pauvrement vêtu, donna ordre qu'on apportât

à Altāmor un caffetan fort riche ;
et lorsqu'il s'en fut revêtu, Altras le
mena au sénat où il fut proclamé.

Mais quelles troupes lui donna-
t-on, et contre qui allait-il déployer
ces qualités éminentes qu'il tenait
d'Oromaze, dont il n'avait été doué
que pour la prospérité de l'Inde ?
Arimane s'empara des circonstan-
ces fâcheuses où cette belle partie
de l'Asie était plongée. Il précipita
notre héros dans des démarches
que ses ennemis ne lui pardonner-
ent jamais ; ils ne cessèrent de lui
en faire les plus sanglans reproches,
qu'ils mêlaient aux chants de triom-
phe dont on célébrait ses victoires.

Il y avait, dans le midi du royaume
que l'on nommait république,
des scènes horribles, dont les au-

teurs avaient été livrés aux tribunaux, et qu'il avait plu au sénat de soustraire à la justice. Ces hommes, en horreur dans leur pays, étaient venus se cacher dans Delhi. Ayant appris que le sénat allait être attaqué par les Delhiens, ils vinrent offrir leurs services aux représentans de la nation; et ce fut cette troupe de scélérats, dignes suppôts d'Arimate, qu'on donna à Altamor, pour combattre des hommes qui ne voulaient que s'affranchir de la tyrannie, et se délivrer de ceux qui les opprimaient au nom de la liberté, mais qui n'avaient point le désir de détruire le nouvel ordre de choses, à l'exception cependant de quelques-uns qui, espérant donner une autre direction

à ce mouvement , se flattaient d'en profiter pour renverser le gouvernement et rappeler les anciens maîtres de l'Inde. Quoi qu'il en soit, les deux partis restèrent plusieurs heures en présence, quand une flèche, partant du côté des Delhiens, et qu'on assura avoir été lancée par un agent du sénat, servit de prétexte au carnage qui continua pendant cette fatale nuit, dont les ombres déroberent le nombre des morts, que l'on a jusqu'ici ignoré.

Altamor se portait partout, et son génie servit d'éguide à ce Gouvernement que la majorité de la nation indienne repoussait. Ces législateurs, sentant enfin qu'ils ne pouvaient plus se maintenir, résolurent de se donner au moins le mérite

d'offrir à l'Inde la constitution à laquelle les députés travaillaient, ou paraissaient travailler depuis si long-temps. Celle qu'ils présentèrent aux Indiens fut terminée en vingt-quatre heures. Cinq rois, sous le nom de satrapes, devaient gouverner, et deux sénats servir de contre-poids à leur autorité. On accepta tout, parce que tout paraissait bon dès qu'il délivrait les Indiens de cette assemblée qui avait attiré tant de maux sur leur patrie.

Altras fut un des cinq satrapes, et c'était Oromaze qui l'avait voulu, non qu'Altras fût bon ; car peut-on l'être, et avoir voué à la mort le plus vertueux des rois ? Mais il était moins méchant que les autres ; et, comme je l'ai dit, il avait des formes

plus polies que ses collègues, si on en excepte Hertosqui, ainsi que Altras, n'avait jamais changé de costume. Aussi ce furent eux qui ramenèrent les anciennes manières dans leur patrie.



CHAPITRE IX.

Entretien d'Altras et d'Altamor. — Proposition de mariage. — Promesse de le faire nommer général en chef de l'armée du Tibet. — Il épouse Zuline, et part pour le Tibet.

LE lendemain du combat, Altras, comme premier satrape, fait dire à Altamor qu'il vienne lui rendre compte de ce qu'il avait fait pendant la nuit du 13 auchi. Le général se rendit au palais du nouveau souverain. Notre jeune héros entre, la tête haute; et jouissant d'avance des éloges qu'il va recevoir, il évite de tourner les yeux sur cette tourbe

souillée de crimes qui le suit. On eût dit, en le voyant, un fleuve majestueux sortant d'un marais infect. Altras en sait bien faire l'énorme différence ; il dit à peine quelques mots à ces hommes de sang et de boue, et il s'empresse d'emmener leur chef dans l'intérieur de son appartement. Là il va traiter avec lui une affaire secrète ; et craignant un refus, il voulait que personne n'en fût témoin. Il ferma soigneusement la porte, fit asseoir Altamor à côté de lui, et lui adressa ce discours :

Altamor, vous êtes fait pour aller à tout ; mais il en est du temple de la gloire comme de celui des arts : l'entrée en est hérissée de difficultés. Cependant je vais vous donner un

moyen de les aplanir ; c'est de vous confier entièrement à moi. J'ai la prépondérance dans le conseil du Gouvernement, et ce que je proposerai sera accepté sans aucun doute. J'ai résolu de vous nommer général de l'armée du Tybet, qui est dans le plus grand désordre, mais que vous remettrez sur un pied respectable, avec d'autant plus de facilité que je vous ferai fournir tous les fonds nécessaires. Cette campagne peut vous valoir la plus haute réputation ; mais, si je vous donne ce commandement, il faut seconder un projet que j'ai formé. Vous connaissez Zélime ?—Oui, elle est belle, et m'a paru encore plus aimable.— Elle est veuve d'un homme d'une race proscrite, sans en avoir les pré-

jugés. Il faut l'attacher à notre parti, qu'elle servira par l'aménité et les grâces que le ciel lui a départies. Elle a de nombreux amis, même parmi ceux du dernier roi de l'Inde ; elle a rendu de grands services à plusieurs d'entre eux. Il n'est pas douteux que, dès qu'elle aura quitté le nom de son époux pour prendre celui d'un officier supérieur de notre armée, nos intérêts deviendront les siens, et qu'il sera utile, pour elle comme pour nous, de ramener à la cause de la liberté le plus qu'il sera possible de ceux qui se sont voués à celle des rois. Je voulais donc vous demander, dans le cas où vous auriez le bonheur de lui plaire, si vous accepteriez sa main et le commandement

de l'armée. — Tant de biens à la fois me charment et me confondent ; mais puis-je espérer que Zélime réponde à mes vœux ? — Quoi ! mon cher, l'aimeriez-vous ? — Qui peut connaître Zélime et n'en être pas enchanté ? Je le répète : j'eserais le plus heureux des hommes, si son choix tombait sur moi ; mais comment s'en flatter ? — Venez dès ce soir à mon cercle , et vous serez à même de lui déclarer vos sentimens. Si elle consent à vous donner sa main, vous serez marié dans trois jours. Grâce à nos lois, tout va très vite , et dans dix jours vous partirez pour le Tibet. — Partir ! Mais je ne serais pas tout-à-fait si pressé ; j'ai vu Zélime, et je ne vous cache pas qu'elle m'a inspiré un sentiment qui, jus-

qu'alors , m'était inconnu. Les divinités à qui j'avais présenté mon encens ne m'ont occupé que quelques instans , tandis que je sens que Zélime me sera toujours chère. — Elle le mérite : et qui sait mieux l'apprécier que moi ? Mais les intérêts de l'Inde vous appellent dans le Tibet : allez détruire la tyrannie des quatre princes tributaires du grand lama. Apprenez à ces peuples que la souveraineté leur appartient comme à nous, et relevez dans cette contrée la république qui commandait au monde. Ranimez de leurs cendres ces citoyens dont la mâle vertu nous sert d'exemple , et dont la plupart de nos chefs portent les noms. — Oui, en attendant qu'ils aient leurs vertus. — Cela

pourrait bien être ; mais nous ne devons pas en convenir. Si ceux dont nous parlons restent par leurs mœurs loin de ces vrais républicains , vous égalerez , vous surpasserez ceux de leurs généraux qui portèrent les armes de la république jusqu'aux bornes du monde connu. Les douceurs de l'amour ne doivent point vous arrêter plus d'un jour : les vôtres appartiennent à la gloire.

Altras connaissait bien le cœur humain. Il était sûr d'obtenir d'Altamor tout ce qu'il voulait, en lui présentant un fantôme qui était déjà apparu au jeune guerrier dans ses premières campagnes , et lui avait rendu le repos si pénible. Disposez de moi , Seigneur , dit-il ; je suis prêt à par-

tir, et je pense comme vous qu'il n'est pas temps de s'occuper d'amour quand la trompette nous invite à combattre. Je quitterai ces lieux sans revoir Zélime. — Et n'avez-vous pas entendu, jeune homme, qu'il est important de l'attacher à notre parti par des liens sacrés ? Sans quoi elle s'en éloignera entièrement, et cela sera une perte irréparable. Je la verrai avant vous, et la disposerai en votre faveur. Elle est sensible à la gloire, et en présageant la vôtre elle voudra la partager.

Dès le soir même, Altamor obtint l'aveu de la belle Zélime, et le mariage se fit sans éclat, on assure même sans les formalités qui rendent cette union indissoluble. Il fut sans pompe ; à peine en parla-t-on à Delhi.

Peu de jours après, les époux se séparèrent, et notre héros partit pour le Tibet, sans qu'Altras s'imaginât qu'il s'était donné un maître. Il se hâta de passer les montagnes qui le séparaient des champs où il devait cueillir tant de lauriers; il les avait franchies, et allait se rendre au quartier-général, lorsque Xantor, l'un des chefs de l'armée, vint à sa rencontre. Ce qui se passa entre eux mérite d'être rapporté.



CHAPITRE X.

Altamor transporté par les ordres du génie du bien dans le palais de la vérité. — La vérité lui présente le tableau des biens qui l'attendent, s'il écoute ses conseils. — Il les repousse pour ne suivre que les chimères que lui présente son ambition.

ON ne parlait dans la capitale que de l'armée du Tibet qui dans ce moment était dans le plus grand danger. On se demandait comment elle pourrait résister aux puissances alliées, et encore plus à la rapacité de ceux qui la laissaient manquer du nécessaire, se gorgeant de sa

subsistance. On ne croyait pas qu'un homme, aussi jeune qu'Altamor, réunirait aux qualités d'un général celles que demande un grand administrateur ; et ce ne fut qu'après les premières nouvelles de nos victoires, que l'on sut tout ce dont il était capable. Mais le génie du bien, qui connaissait la profonde méchanceté de son antagoniste, et avec quel art il changerait en poison les dons qu'il avait faits à son bien-aimé, résolut de le prémunir contre les ruses de son ennemi, en lui faisant connaître la vérité, et en ouvrant à ses yeux le double livre de la destinée.

Notre héros s'était arraché avec peine des bras de son aimable épouse. Ses pleurs, ses douces ca-

resses le retenaient malgré lui ; mais la gloire commande , il faut faire taire l'amour. A la première journée il s'arrête dans un château qui avait appartenu aux anciens rois de l'Inde , situé dans une position romantique , et où se sont passés de si grands événemens , qu'il sera à jamais célèbre. Altamor doit y rester pendant la nuit , et s'essayer à la royauté , en habitant un palais. Il ne trouve pas qu'il soit ni trop vaste ni trop magnifique pour lui. Couché dans la chambre du dernier roi de l'Inde qui périt victime de l'horreur qu'il avait pour répandre le sang , il se rappelle le triste sort de ce vertueux monarque , non sans se dire : Si j'avais été à sa place , je régnerais encore. Et il enten-

dit une voix au fond de son cœur qui lui répondit : Les deux extrêmes sont dangereux , et tous deux produisent une perte certaine. Altamor fit peu de cas de ce que cette voix lui disait , et s'endormit. Mais à peine ses paupières furent-elles fermées , que quatre habitans de l'éthérée descendirent de la voûte céleste , pénétrèrent dans la chambre royale ; et s'approchant doucement du lit où reposaient , avec Altamor , les nouvelles destinées de l'Inde , ils passent des cordons de soie sous ses membres engourdis par le sommeil , le soulèvent , et ordonnent aux portes de s'ouvrir. Ils traversent l'espace , et conduisent Altamor dans la région où est bâti le palais de la Vérité.

Oromaze y demeurerait. Ce séjour, digne de la divinité qui l'habite, est d'une architecture simple et noble ; il est entouré d'un bois touffu consacré aux mystères. Sur la route on trouve le Mensonge, la Duplicité et l'Erreur, sujets du mauvais génie, et chargés par lui d'égarer dans des sentiers tortueux presque tous ceux qui veulent atteindre le palais de la Vérité. Le chemin qui y mène est bordé par deux précipices où demeurent l'Exagération, l'Opiniâtreté et le Septicisme. La Superstition et l'Incrédulité, leurs ministres, sont au bas de la montagne, et se disputent qui des deux trompera le mieux les faibles humains. Leurs orateurs sont les plus terribles ennemis de la Vérité, qu'ils dé-

figurent de cent manières ; leurs citations sont fausses, leurs raisonnemens absurdes , et cependant presque tous ceux qui viennent chercher la Vérité s'arrêtent pour écouter l'un ou l'autre de ces professeurs. Altamor les entendit , les dédaigna et passa outre. La Politique déroula à ses yeux ses sublimes ressorts ; il se trouvait assez grand pour pouvoir s'en passer. Il n'écouta pas la Perfidie , la Ruse et l'affreuse Calomnie qui voulaient lui fermer la route de la Vérité ; mais il n'avait pas le rameau d'or d'Enée pour les repousser. Aussi les éloigna-t-il avec effort ; elles cédèrent enfin. Il n'était encore qu'un simple citoyen auquel elles ne croyaient pas avoir un grand intérêt à la cacher. Débar-

rassé de celles-ci , il continua seul sa route , où il trouva les Illusions , les Intrigues , qui l'accompagnèrent jusqu'aux portes du temple ; elles s'ouvrirent devant lui : il pénétra dans ce redoutable palais , et parvint jusqu'aux pieds de la déesse , qui était assise près d'Oromaze. Elle adressa la parole à Altamor en ces termes : « Digne fils du génie du bien, j'ai voulu, avant que tu entrasses dans la carrière dont la victoire va t'ouvrir la route, te faire connaître le bien et le mal ; tu seras libre de choisir entre eux. Viens, regarde, si tu entends ma voix, quelles seront tes destinées et celles de tes frères ». Altamor porta ses regards sur une glace qui se trouvait du côté droit de la Vé-

rité. Il s'y vit, soumettant avec une rapidité qui tient du prodige, tout le Tibet ; mais sa modération égalait ses talens militaires ; il respectait et faisait respecter à ses troupes les propriétés et les personnes. Celle du grand lama était sacrée pour lui, soit par un sentiment de religion, soit que la vérité et l'expérience lui eussent appris qu'il ne faut point attaquer ce que l'on ne peut détruire. Enfin, couvert de gloire, il se vit de retour à Delhi, chéri de l'armée et du peuple, et n'ayant d'ennemis que ceux de l'ordre et de la vertu. Il les vit complotant sa perte, et nous en développerons les moyens dans la suite de ces mémoires. Là, la Vérité lui fit entendre sa voix. « Que veux-

« tu, Altamor ? De la gloire, des
« honneurs ; une haute considé-
« ration , toutes les jouissances de
« la vie ; enfin tout , excepté une
« couronne. Je te le promets , si
« tu rappelles les maîtres légiti-
« mes de l'Inde , si ton bras les re-
« place sur le trône de leurs pères.
« Vois de quelle reconnaissance
« ils paient tes services : tu es la
« seconde personne de l'état ; tes
« enfans et tes neveux marcheront
« immédiatement après les prin-
« ces de la maison régnante. Ton
« épouse sera la compagne de celle
« de ton roi ; tu seras l'ame des con-
« seils du prince , et ta puissance
« dans l'état sera égale à celle du
« maître de l'Inde , qui , te devant
« la couronne , aimera à en parta-

« ger avec toi les prérogatives. Ton
« nom sera béni dans tout l'empire;
« vois ta gloire passer au travers
« des siècles toujours pure et inal-
« térable. Telle est ta destinée si
« tu suis mes conseils. Vois-tu
« Brasilly prenant place dans le
« sénat, partageant son temps entre
« les devoirs que la patrie lui im-
« pose et la culture de ses belles
« possessions où il vit en sage avec
« son épouse, que la calomnie dans
« les jours de gloire et de détresse
« n'osera flétrir par la plus légère
« accusation ? La vois-tu sourire à
« ses aimables fille, leurs inspirer ses
« vertus simples, et surtout la bien-
« faisance qui la fait appeler la
« mère des pauvres ? »

Altamor ne vit point son second

frère; il ne faisait point partie du tableau que la Vérité avait esquissé pour le bonheur d'Altamor, parce que, quelque route que celui-ci voulût suivre, Tortius devait toujours être en opposition avec son frère. Mais il vit Patior. Il n'était pas uni à la fille de Zélime, il avait épousé une femme moins spirituelle, ayant moins de grâces qu'Helmanza; mais celle qui était sa compagne lui convenait par ces doux rapports qui font le charme de la vie. Il en avait des enfans qui recevaient de lui et lui donnaient mille témoignages d'amour qu'ils partageaient avec leur mère. Une habitation délicieuse près de Delhi faisait tout son plaisir. Là il cultivait les lettres, et soulageait par des aumônes,

distribuées avec une industrieuse économie, une foule de malheureux.

Le plus jeune des cinq frères paraissait dans ce groupe, arrivant des îles Mariannes, et amenant avec lui une compagne belle, riche et vertueuse, qu'un pouvoir arbitraire ne lui arrachait point pour l'unir à une princesse de l'Arabie. Il est jeune, beau, plein de courage; le roi le comble de faveurs, et son avancement au premier grade de l'armée lui vaut mieux qu'une couronne, dont la possession lui coûtera si cher.

Altamor vit sa mère assez riche des bienfaits du monarque pour thésauriser, puisque tel est son plaisir.

Son oncle, la ma estimable, mar-

chait aussi dans ce tableau vers les dignités de son ordre. Tout devait faire croire qu'il serait le souverain prêtre de Brama.

Les sœurs d'Altamor, mariées aux grands dignitaires de l'empire, admises à la cour du souverain légitime, en faisaient l'ornement par leur beauté, leur esprit, et la fermeté de leurs caractères.

Altamor regarda long-temps avec attendrissement ce tableau du bonheur domestique promis à lui et à sa famille; son ame n'était point, comme l'ont dit ses ennemis, inaccessible à ces douces émotions : il aimait ses proches, et ne l'a que trop prouvé. Je pourrais donc être heureux, se disait-il à lui-même, et rendre ma famille heureuse en liant mes inté-

rêts à ceux des anciens maîtres de l'Inde ! Mais que deviendraient les vastes projets que j'ai formés ? que deviendrait l'agrandissement de l'Inde, que je veux rendre la maîtresse du monde ? quelle carrière obscure et bornée on me présente ! Non, je ne puis être arrêté dans mes marches triomphales. J'ai vaincu, je vaincrai encore, et toute l'Asie me sera soumise. Malheureux, reprit la Vérité ! Regarde et frémis.

Altamor jette les yeux sur le tableau de la félicité de sa famille : il avait disparu. Il ne vit à la place que des torrens de sang, les villes incendiées, les campagnes dévastées, le commerce anéanti, l'agriculture manquant de bras, des femmes désolées lui redemandant

leurs époux et leurs fils ; les arts fuyant dans des climats lointains, pour ne pas voir enlever des richesses achetées au prix du sang de nos braves. D'autres, courbés sous le joug, prêtent leurs plumes vénales pour prouver aux Indiens qu'ils n'ont rien perdu.

De tous les maux qui désoleront la patrie, s'il n'écoute pas les conseils de la fille du ciel, le fléau qui lui paraît le plus amer est de voir que tous les trophées de sa gloire seront anéantis. Cette pensée l'afflige, et l'empêche de distinguer plus particulièrement les maux dont il est menacé et qu'il ne comprend pas. Je ne présenterai point cette partie du tableau que la Vérité lui offrit dans cet instant qui décida de son

sort et de celui de l'Inde ; la suite de ces mémoires le développera à mon lecteur. Qu'il lui suffise dans ce moment de savoir qu'Altamor ne vit, dans la bonté qu'avait Oromaze d'ouvrir à ses yeux le livre des destins, qu'une basse envie qui ne pouvait souffrir qu'un simple mortel fût sage et heureux sans son secours. Tout lui paraît faux et controuvé dans l'affreux tableau qu'il a sous les yeux ; il croit qu'on ne le lui présente que pour arrêter les progrès qu'il devait faire en Asie ; et bien résolu de ne suivre que ses projets, de n'écouter que lui-même, il salua profondément la déesse, en lui citant ces vers peu connus alors :

La vérité , dit-on , est quelquefois cruelle :

On l'aime , et les humains sont malheureux par elle.

Non, Altamor, je ne te rendrai pas malheureux ; abandonne-toi à mes soins. — Je suis très flatté, Madame, de l'intérêt que vous me témoignez ; mais je ne dois pas en croire de funestes présages. On prédit à Achille qu'il mourrait devant Troie, et ce fut une raison pour qu'il s'y trouvât le premier. Les héros ne calculent pas les chances, ils les font. Il s'élança hors du temple, et fut reçu à la porte par les Illusions, les Chimères et les vains Projets, qui le ramenèrent dans sa chambre à coucher avec tant de précaution, qu'il se rendormit profondément, et à son réveil il ne se souvint qu'imparfaitement de tout ce qu'Oromaze lui avait fait dire par sa fidèle compagne, mais bien

de tout ce que ses dangereux amis lui avaient promis. Il n'avait aucune idée de tout ce qui lui était arrivé; et s'il lui restait quelque notion des differens tableaux qu'il avait vus dans le temple de la Vérité, Arimane eut tant de soin d'en effacer le souvenir, qu'ils ne lui servirent point à se garantir des pièges sans nombre dont il était environné.



CHAPITRE XI.

Arrivée d'Altamor au Tibet. — Source de la faveur de Xantor. — Altamor convoque un conseil de guerre, et donne, contre l'avis des généraux de l'armée, l'ordre d'être prêt au combat. — Il gagne la bataille. — Transports des Delhiens en apprenant ses succès dans le Tibet. — L'envie se fait sentir au cœur des gouvernans; ils se décident à envoyer Altamor en Libye. — Inquiétudes des Delhiens pour Altamor. — Succès et revers de l'armée qu'il commande en Libye. — Il s'embarque seul pour revenir à Delhi; il y ramène Brasilly et Patior. — Le Gouvernement veut le mettre en jugement pour avoir abandonné son armée. — Les différens partis mettent en lui leurs espérances.

CEPENDANT les rois de Perse et des Carnates, ligués avec les Japonais,

avaient juré la perte de l'Inde; leurs nombreux satellites menaçaient les frontières de ce beau pays. Altamor ne s'arrête plus; mais, avant de suivre le héros dans sa marche triomphale, arrêtons-nous pour apprendre les causes de la fortune de Xantor. Beaucoup de personnes ont été étonnées de la grande faveur dont il jouissait auprès d'Altamor dans le moment de sa gloire; c'est qu'elles en ignorent la cause. Nous venons de dire que ce général vint au devant d'Altamor. Notre héros fut assez surpris de cette marque de déférence à laquelle il n'était pas encore accoutumé. — Je viens, lui dit Xantor, pour vous prévenir qu'il s'est formé une ligue contre vous; on est résolu à ne

point obéir à vos ordres. En vain Altras vous a nommé général : nos vieux soldats ne se soumettront pas, disent-ils, à un jeune homme qui n'a pour lui aucune action d'éclat... — Je vous rends grâce, mon cher Xantor, de me prévenir de l'intention de ces mutins; plus ils montreront d'indiscipline, plus je les forcerai à plier sous la loi de la nécessité. Retournez au quartier-général; que personne ne sache cette entrevue. Je vous demande seulement, lorsque le conseil sera assemblé, d'appuyer mon opinion sur ce qu'il faudra faire pour forcer les Perses à nous laisser le champ libre; soyez sûr que ces chefs, si orgueilleux de leurs anciens et inutiles services,

plieront devant moi ou m'arracheront la vie que je leur vendrai cher. Xantor, étonné de la fermeté du nouveau général, promit de le secourir de tout son pouvoir. Il retourna secrètement au camp comme il en était sorti. Altamor le suivit de près, et convoqua en arrivant le conseil de guerre. Tous les chefs s'y rendent avec la résolution de résister à notre héros. Il les avait devancés dans la salle du conseil. Il se lève à peine à leur arrivée, et leur fait signe de s'asseoir ; puis il leur communique ses pouvoirs, les plus étendus qu'on ait encore donnés à aucun général, et en conséquence desquels il se fait rendre

compte de l'état de l'armée. Il était très fâcheux ; les troupes étaient découragées par des pertes récentes et multipliées ; les soldats manquaient de tout : point de magasins. Enfin c'était ce que l'on avait appelé dans tous les temps une armée perdue , si on ne s'occupait pas des moyens de battre en retraite. Tel était l'avis de tous les généraux. Xantor , ne voulut jamais dire le sien. Altamor , sans entrer dans aucune explication , donne ordre d'être prêt le lendemain à livrer bataille aux Persans. On veut lui faire quelque objection. Le jeune guerrier s'en réfère au général Xantor , déjà connu par des faits d'armes dignes des plus habiles

hommes de guerre. Il seconde puissamment l'avis d'Altamor, et il finit par le faire adopter.

On donne la bataille ; les ennemis sont battus , et la plus brillante campagne est la suite de cette première victoire, dans laquelle Xantor seconde Altamor de tout son pouvoir ; et depuis cet instant ces deux grands capitaines furent toujours unis de la plus tendre amitié. Aussi la mort de Xantor , arrivée plus de dix ans après , fut le signal des malheurs de son maître ; mais à cette époque , enfant gâté de la victoire , notre jeune héros trouva pour l'armée des ressources qui réparèrent les fatigues qu'elle avait souffertes sous les généraux traîtres ou inexpérimentés qui l'avaient

commandée jusqu'alors. Delhi apprend avec transport les succès de ses braves, et le nom d'Altamor est proclamé comme celui du sauveur de la patrie.

Cependant l'ennemi du bien, qui voit que l'influence d'Oromazel l'emporte sur la sienne, résolut de mettre un terme aux succès du favori de son rival. Il charge l'Envie de s'insinuer dans le cœur de ceux qui gouvernent ; Altras n'en est pas exempt. Torus et Tios lui peignent à quel point ce jeune audacieux est dangereux ; il vise à la puissance suprême, il nous enleva celle que nous tenons du peuple. Hâtons-nous de l'éloigner de l'Asie ; qu'il aille dans les déserts de la Libye consumer, par des marches aussi

inutiles que périlleuses, une armée que nous lui donnerons à conduire dans ces brûlantes contrées, et qui, en périssant avec lui, nous délivrera d'un rival qui, tôt ou tard, nous perdrait. Le plan est arrêté ; on rappelle Altamor du Tibet, on le nomme chef d'une nouvelle armée, et personne ne sait contre qui elle est dirigée. Les Delhiens croient que c'est contre le Japon, et ils font les vœux les plus ardens pour qu'Altamor ait les mêmes succès que dans le Tibet. On apprend aussi qu'il emmène avec lui une foule de savans et d'artistes. Quel but se propose-t-on ? quels sont les peuples qu'on veut combattre avec des problèmes géométriques ou des axiômes de droit public ? Depuis

quand les gens de lettres s'allient-ils avec les enfans de Mars ? On se perd en conjectures, et on apprend enfin avec douleur que le héros, ami des Indiens, s'éloigne des ports de l'Inde pour faire voile vers l'Afrique. On tremble pour ses jours, on fait des vœux pour qu'il revienne victorieux ; et si on en excepte ceux que la gloire naissante d'Altamor gênait, tous les partis se réunissent pour l'aimer et chanter ses louanges ; car les amis des anciens rois de l'Inde ne sont pas encore désabusés sur son compte ; ils pensent qu'il va revenir dans leur patrie pour ramener le gouvernement légitime ; ils le croient dans leurs plus chers intérêts, et s'attendent à chaque instant à une révolution

qui réparera le mal qu'a fait la première.

Ceux qui ne songent qu'à la gloire de leur pays , et qui la placent dans les succès des armées , quel que soit le chef qui la conduit au combat, voulaient le héros pour roi, et se préparaient à le couronner à son retour d'Afrique. On avait difficilement des nouvelles; et l'Indien, qui hait l'incertitude, ne pouvait soutenir celle où il était sur le compte de l'objet de toutes ses espérances.

Le silence du Gouvernement dérobe de grands malheurs et de grands succès. La peste s'est déclarée dans l'armée qu'on laisse manquer des choses les plus nécessaires, espérant qu'il n'en revien-

drait ni chefs ni soldats. L'armée, après des victoires signalées, est en proie au fléau le plus redoutable. Cependant Oromaze, qui veillait sur l'Inde, inspira à Altamor une résolution désespérée et dont il facilita le succès. Il avait rempli en grande partie le but de cette entreprise ; les sciences et les arts s'étaient enrichis de découvertes importantes. On avait pris des villes, étonné plus que soumis des peuples qui ont passé de leur antique sagesse à l'abrutissement le plus complet. On avait perdu peu de monde par les armes, qui avaient toujours été victorieuses ; mais il n'en était pas moins vrai que la plus grande partie de cette armée avait péri dans les sables des déserts ou par le man-

que de vivres , et que le reste , comme je l'ai dit , était attaqué de cette maladie qui , bien des siècles avant , avait enlevé à l'Inde le plus vertueux et l'un des plus braves de ses rois. Il n'y avait donc plus d'autre ressource que de quitter cette terre qui dévore ses habitans. Mais les Japonais bloquent les ports : comment dérober à leur vigilance toute une armée ?

Arimane, qui voit clairement qu'il ne pourra faire périr Altamor en Libye , crut au moins entacher sa mémoire en le mettant dans l'impossibilité de ramener le reste de ses troupes dans l'Inde , et par ce moyen donner à ses ennemis la possibilité de dire qu'il a abandonné son armée comme un lâche déserteur.

teur , en emportant , disait-on , la caisse.

Quoi qu'il en soit , notre héros se croyant plus utile à Delhi qu'en Afrique , s'embarque sur un bâtiment léger , traverse la flotte ennemie , brave une mer orageuse. Il arrive à la pointe Cormorin au moment où ses ennemis se vantaient qu'il était perdu. Il trouve encore à Madras sa mère , ses sœurs et deux de ses frères , Brasilly et Patior. Tortius avait , après le départ de son frère , obtenu une place dans l'un des sénats de l'Inde. Le plus jeune était passé dans les îles qui sont au-delà de l'Afrique , et on ignorait ce qu'il était devenu. Altamor , qui sentait qu'il avait besoin d'appui , emmena Brasilly et Patior pour le

secorder dans le projet qu'il avait formé de se venger du Gouvernement en le renversant.

A peine sait-on à Delhi qu'il est arrivé, que la joie se répand dans tous les cœurs honnêtes. La patrie est sauvée, disait-on; son libérateur a traversé les mers pour venir à notre secours. Quelle raison avait-on d'avoir cette opinion? On ne connaissait encore d'Altamor que ses brillantes qualités militaires, et on ne devait pas soupçonner qu'il fallût recourir à un étranger, touchant à peine son sixième lustre, pour donner des lois à l'Inde. N'était-ce pas faire injure à la nation? Quoi! il faudrait aller dans une île voisine, et dont les peuples sont à peine civilisés, pour chercher un

chef à la nation la plus généreuse , la plus brave , la plus policée de toute l'Asie. Arimane seul avait pu faire germer cette pensée dans le cœur des Indiens ; mais d'un autre côté , quand on parcourt les pages de l'histoire tracées dans ces temps malheureux , on trouve qu'à cette époque l'Inde était gouvernée par des hommes indignes de sa confiance ; que la forme de son gouvernement était mauvaise , que les dilapidations scandaleuses allaient toujours croissant. Les armées sans chef étaient prêtes à se porter sur Delhi pour y obtenir par force ce que l'avarice de ceux qui gouvernaient leur refusait. Le trésor était entièrement vide , tant par la rapacité des gouvernans que par leur

ineptie en finances. Enfin la capitale livrée aux factions s'attendait de moment en moment à les voir s'entre-déchirer. Peut-on alors s'étonner qu'Oromaze eût choisi Altamor pour remédier à tant de maux, sachant qu'il avait reçu de Vichnou les qualités nécessaires pour ce grand œuvre ?

Son retour né anmoins agita diversement les esprits suivant les divers intérêts. Les anarchistes tremblent, les conseils de l'Inde se troublent, et ne savent que délibérer quand il faut agir.

Les cinq satrapes crurent pouvoir se mettre au-dessus de l'opinion publique, et formèrent le projet de punir un général qui abandonnait son armée avec le dessein

formel de troubler l'Etat , et ils voulurent prendre contre lui des mesures sévères. Altamor le sut ; et secondé par Tortius , il forma dans le sénat un parti redoutable ; il en avait un aussi important parmi les amis des anciens rois. Ils bâtirent une fable que rien n'a pu leur faire abandonner ; et lorsqu'ils ne purent plus fonder sur elle des espérances , ils en tirèrent des motifs d'accusation. Selon eux , Altamor avait fait un traité secret avec les Japonais , par lequel ils s'engagèrent à faciliter , protéger même son retour en Asie (car , disaient-ils , comment aurait-il pu sans cet accord traverser l'escadre formidable des Japonais ?) et que ce traité , dont l'article principal était le retour des rois

légitimes, avait été, selon les bons Delhiens, la raison de la condescendance momentanée des Japonais envers ce guerrier, qu'ils commencèrent à haïr dès ses premiers succès, parce qu'ils présageaient tout ce qu'il ferait pour la gloire de l'Inde. Je ne perdrai point de temps à réfuter cette idée absurde; je dirai seulement, pour l'instruction de ceux qui liront ces mémoires, que, si ce traité avait existé, les Japonais n'eussent pas manqué de le publier lorsque l'Asie entière accusait Altamor. D'ailleurs Oromaze n'avait besoin que de sa puissance pour envelopper d'une brume assez épaisse la nef qui portait son protégé, et la dérober aux regards de ses ennemis.

Quoi qu'il en soit, cette fausse opinion des Indiens servit merveilleusement les projets d'Altamor, à qui Zéline avait aussi, pendant son absence, ménagé de nombreux amis.



CHAPITRE XII.

Portrait d'Helmenza. — Altamor s'assure de Mazaès et de Talaor, et forme avec eux le projet de renverser les cinq satrapes. — Il fait accepter par le sénat, que préside Tortius, une constitution qui nomme lui, Mazaès et Talaor, chefs de l'Etat. — Altamor vient habiter avec son épouse le palais des rois. — Ils y tiennent une cour. — Tortius appelé au ministère. — Brasilly vit dans la retraite. — Monopole de Tortius ; son frère lui ôte le ministère. — Il passe dans le Mogol.

C'ÉTAIT dans une aldée près de la capitale que l'épouse d'Altamor avait passé une grande partie du temps que celui-ci avait été absent. Elle y avait ressenti de vives inquié-

tudes , non seulement pour son époux ; mais encore pour un fils , sa plus chère espérance , qui avait suivi son beau-père en Afrique. Le retour de l'un et de l'autre fut le sujet d'une grande joie.

Altamor ne put revoir , sans un vif intérêt , Helmenza , c'était le nom de la fille de Zélime. Elle avait été formée par la plus habile institutrice , et avait su profiter de ses leçons d'une manière étonnante. Elle possédait tous les talens , mais aucun aussi parfaitement que celui de plaire. Son esprit supérieur donnait à sa physionomie quelque chose de si piquant , qu'on ne pouvait se défendre de son innocente séduction. Altamor n'y fut pas insensible ; mais gardons-nous de croire.....

Rejetons les calomnies que ses ennemis répandirent à ce sujet, et disons seulement que Zélime, malgré ses grâces et son amabilité, craignant de ne pouvoir fixer près d'elle son époux, n'était peut-être pas fâchée que, lorsqu'il venait se délasser dans son intérieur des embarras et des fatigues où le jetaient ses projets, il trouvât près d'elle un objet aimable, capable de dissiper ses soucis. Elle se plaisait à voir Helmanza éloigner de l'ame d'Altamor les chagrins dévorans qui accompagnent trop souvent une ambition sans bornes. Zélime ne pouvait voir qu'avec plaisir la douce familiarité que tout autorisait entre le héros et la fille de sa femme. Elle eût peut-être

désiré augmenter par Halmanza son crédit sur l'esprit d'Altamor, chose à laquelle elle ne put parvenir. Il aimait les femmes, mais ne les regardait que comme des fleurs qui plaisent tant qu'elles sont fraîches, mais qui sont trop fragiles pour mériter que l'on s'y attache. Cependant Halmanza fut, de toutes les femmes de la cour, celle qu'il honora de plus de confiance. Le héros eut un sincère attachement pour elle, et elle eut pour son beau-père une constante amitié qui ne se démentit jamais, et la rendit peut-être moins sensible à l'amour qu'elle inspira à Patior, et que l'hymen couronna par la suite. Mais ces détails domestiques m'ont détourné du tableau des grands évé-

nemens politiques où Altamor joua un rôle si actif.

Lorsque le général de l'armée d'Afrique vint pour rendre compte des raisons qu'il avait eues de quitter son armée, Altras, qui était encore satrape, et ses collègues, le reçurent avec une hauteur dont Altamor fut vivement blessé; il jura de s'en venger. En sortant du Gouvernement, il fut accueilli par les cris du peuple, ivre du bonheur de le revoir. Mais le plaisir que lui causaient ces louanges fut interrompu par l'arrivée d'un courrier portant des dépêches par lesquelles Zelma avertissait son fils qu'un aviso avait débarqué à Madras un officier de l'armée d'Afrique, qui portait, avait-il dit, un jugement d'un con-

seil de guerre tenu aussitôt le départ d'Altamor, qui condamnait ce général à avoir la tête tranchée et ses biens confisqués. Il était certain, ajoutait Zelma, que l'officier, porteur du jugement, arriverait à Delhi presque en même temps que son courrier. Quand on lui remit cette lettre, Tortius était chez son frère, ainsi que deux hommes qui avaient figuré dans l'Inde depuis le commencement de la révolution, et qu'on eût pu regarder comme les envoyés des deux génies qui gouvernent ce monde : Mazaès et Taloor. Le premier, homme profond, n'en était pas moins couvert du mépris public ; l'autre, bon époux, bon père, avait toutes les vertus qui caractérisent l'honnête

homme et les talens qui font l'homme d'état. Le hasard seul cependant les porta, l'un et l'autre, aux places éminentes qu'ils occupaient près d'Altamor. Celui-ci proscrit, condamné, haï du Gouvernement, sans fortune réelle et étranger à l'Inde, ne crut point devoir leur dissimuler son danger. Il chercha à s'assurer d'eux; et les trouvant disposés à le servir, il forma dans l'instant le plan le plus hardi qu'on eût pu imaginer, et qui, pendant quinze années, ne lui laissa plus d'égaux dans l'Inde, sa patrie adoptive. Il s'assura de quelques membres du Gouvernement, qui décernèrent l'ordre au sénat de se rendre au lever du soleil à Doulac (aldée à deux lieues de Delhi); et ce que

l'on a peine à comprendre, c'est que tous les sénateurs obéirent. Tortius les présidait. Ils s'assemblèrent dans l'orangerie de Doulac, car il n'y aurait pas eu de salle assez vaste dans le palais pour les contenir. A peine y furent-ils, qu'Altamor, qui était monté à cheval, arriva à la tête des gardes à qui la conservation des membres du Gouvernement avait été confiée, et qui eurent ordre de lui obéir. Il fait entourer la salle où se tient la séance, entre, suivi d'une compagnie de grenadiers, chose absolument opposée aux constitutions de l'Etat. Plusieurs membres se lèvent contre cette violation des principes, et le tumulte le plus terrible règne dans l'assemblée. Altamor se

croit perdu. Ses partisans ont toujours répété, d'après lui, qu'un sénateur s'avança vers lui armé d'un poignard dont un grenadier détourna la pointe. Mais je puis assurer qu'il n'y eut rien de semblable. Un observateur, parfaitement étranger aux deux factions, et qui n'a pas quitté l'endroit où se passait cette séance, m'a dit, comme une vérité incontestable, que les deux partis tremblèrent. Altamor (1) pâle et déconcerté était

(1) Qu'on n'induisse pas de ce que je dis là qu'Altamor ne fut pas brave : ses ennemis n'ont pu le prouver à tout homme de bonne foi ; mais on peut affronter les périls au milieu des hasards des combats, et redouter de tomber dans les mains d'une tourbe en fureur.

au moment de remonter à cheval. Et s'il eût pris ce parti, il eût été arrêté en arrivant à Delhi, et eût payé de sa tête le malheur d'avoir manqué son entreprise. Mais Tortius, soit affection fraternelle, soit pour son propre intérêt, rassura Altamor par sa contenance, qui peignait la fermeté de son ame. Il fit plus; par un discours éloquent, il entraîna un grand nombre de sénateurs. Les autres, saisis tout à coup d'une terreur panique, ne cherchèrent point à se faire jour par les portes de l'orangerie; ils s'échappèrent par les croisées, et laissèrent le champ libre à leurs antagonistes. Alors Altamor, reprenant son assurance accoutumée, lut à l'assemblée son projet de constitution, où

il se nommait le chef de la république, et prenait, pour ses collègues, Mazaès et Talaor. Tout fut accepté, et on proclama à Delhi, le soir même, les lois que l'habitant de Ceilan imposait à l'Inde.

Dès qu'Altamor eut fait ce premier pas, il se jura à lui-même de ne pas s'arrêter qu'il ne fût parvenu à la grandeur suprême. Il changea tout à coup les formes de la société: elles prirent un faux air de l'ancienne cour. On marqua des égards aux femmes. Zélime, qui avait été dame de la reine, vint s'établir avec son époux dans le palais des anciens rois. Elle eut des dames, des écuyers; on vint lui faire sa cour, et le chef de l'Etat organisa le ministère, où il plaça son frère; ap-

pela à Delhi sa mère et ses sœurs. Brasilly et sa femme se retirèrent dans un château, à quatorze milles de la capitale, ne formant d'autre projet que celui de ne prendre aucune part active à ceux que l'ambition inspirait à Altamor. Patior en eût fait autant : son goût pour les lettres, sa bienfaisance, lui rendaient toute représentation désagréable ; mais il aimait Helmanza ; et pour obtenir de son frère la main de cette aimable personne, il se conformait aux ordres du chef de l'Etat, qui n'osait pas encore se dire souverain.

Quant à Tortius, il ne se vit pas plutôt dans le ministère, qu'il songea à en tirer le meilleur parti qui lui fût possible. L'Inde était alors

en paix avec le Mogol, qui manquait de riz; il résolut d'en faire passer dans cet empire une grande quantité, qu'il vendit très cher. Cette exportation de la denrée de première nécessité en fit considérablement augmenter le prix dans l'Inde, et le peuple murmura. Altamor le sut, et ôta le portefeuille à son frère (1). Tortius s'en consola facilement; il avait gagné par son monopole une fortune assez considérable pour se passer d'opérations commerciales. Il oublia

(1) Quand on se sert dans cette traduction de termes qui n'ont pas leur équivalent en indien, c'est pour rapprocher de nos mœurs ces récits, et les rendre plus intelligibles.

les affaires pour se livrer aux plaisirs. On trouve, dans un pamphlet qui parut alors, la description de la maison où il se réunissait avec ses amis pour jouir de tous les plaisirs que le luxe et la volupté peuvent inventer. Le frère d'Altamor n'épargna rien pour la rendre délicieuse. Il choisit un des faubourgs de Delhi, dont la situation était la plus agréable. Un fort grand terrain, entouré de murs assez élevés pour qu'aucun curieux ne pût troubler par ses regards indiscrets les doux tête-à-tête que Tortius se promettait d'avoir avec les plus belles filles de Delhi, non seulement celles qui échangent au poids de l'or le bien le plus précieux qu'elles reçurent du ciel, mais en-

core d'innocentes victimes de la misère ou de la première séduction.

Des bosquets d'arbres odoriférans renfermaient des kiosques, des cabanes, un tombeau, un oratoire; et chacune de ces fabriques n'était autre que des boudoirs où le goût et la richesse se disputaient pour offrir un trône voluptueux à la beauté. Mais rien n'était comparable à un moulin qu'une chute d'eau faisait mouvoir. Il se trouvait à la tête d'un petit étang sur lequel on voyait de jolies nacelles ornées de banderolles de toute sorte de couleurs. Les belles que Tortius ou ses amis voulaient mener au moulin entraient dans ces nacelles que de jeunes enfans d'une

beauté parfaite conduisaient. Arrivé auprès de la porte du moulin, qui se trouvait au niveau des eaux de l'étang, on entra dans une pièce qui, au premier abord, présentait l'intérieur d'une maison de paysan : un buffet avec la vaisselle d'étain, une table grossière, la huche, les bancs et les escabelles de bois, et jusqu'au rouet. On faisait partir une détente; alors tous les meubles rustiques disparaissaient, et étaient remplacés par tous ceux que le luxe le plus recherché avait inventés : des draperies, des glaces, des tableaux de nos meilleurs maîtres, représentant les sujets les plus agréables. Une cassolette remplaçait le rouet, et sortait de terre toute allumée; les parfums qui y

brûlaient étaient les plus précieux de l'Arabie. Le buffet se changeait en une orgue, qui jouait des airs si doux, si mélodieux, qu'ils auraient attendri les cœurs les plus farouches. Il est aisé de penser ce que ces prodiges pouvaient opérer sur l'imagination d'une jeune fille qui, peut-être pour la première fois, se trouvait loin de sa mère. Si les jardins présentaient tant de choses agréables et des contrastes si piquans, que ne dirait-on pas de la maison, si on pouvait tout dire ? Mais le lecteur me dispensera de décrire le sallon aux douze portes, et l'usage auquel il était destiné.

Tortius cependant dérobaît, autant qu'il lui était possible, ses dé-

sordres à son frère, dont les mœurs, malgré ce que l'on a pu dire, ne furent jamais celles d'un épicurien. Il avait reçu de la nature et du ciel un caractère austère, et, comme nous l'avons dit, l'amour n'était pour lui qu'un délassement. Aussi aurait-il trouvé très mauvais que son frère employât ces raffinemens pour égarer plus sûrement celles qu'il cherchait les moyens de faire tomber dans ses laés. Une d'elles échappa à ses pièges : elle s'enfuit ; et ayant trouvé une brèche au mur du jardin qu'on n'avait point encore relevée, parce que ce n'était que de la veille qu'un orage avait fait tomber cette partie de muraille, elle marcha toute la nuit à travers

champ, et arriva à la pointe du jour près de Doulac. Un homme, vêtu d'un caffetan d'une couleur modeste, sortait des avenues; un seul confident l'accompagnait. Cette jeune fille, qui avait toujours couru depuis Delhi, et qui croyait que Tortius la poursuivait, vint se jeter dans le chemin que l'inconnu suivait. Elle recule avec effroi, frappée de l'idée que cet homme est Tortius. Elle l'appelle par son nom, et lui dit : Oh ! mon dieu, seigneur Tortius, ayez pitié de moi : ne me forcez pas à rentrer dans cette maison où j'ai versé tant de larmes, et où le ciel m'a préservée de tant de malheurs. — Ne craignez point, dit Altamor (car c'était lui), ne craignez

point, je ne suis point Tortius. — Ah! seriez-vous le général Altamor? Ne me rendez pas à votre frère. Si vous saviez... — Je veux tout savoir, mon enfant, et je vous rendrai justice; je vais vous conduire moi-même à Zélime qui vous protégera. Altamor rentra, mena la jeune fille à sa femme qui la trouva très intéressante, et lui fit raconter ses malheurs.

Elle avait été enlevée par un des esclaves de Tortius, conduite dans la maison dont nous venons de parler, et s'était soustraite par la plus noble résistance aux séductions de Tortius. Elle donna le nom, la demeure de ses parens : c'étaient d'honnêtes bourgeois. On alla chez eux; on les trouva au désespoir de

la disparition de leur fille; on les assura qu'elle leur serait rendue. On s'informa dans le voisinage, et il n'y eut qu'une voix sur le compte de la jeune fille, que tout le monde assurait être aussi vertueuse qu'elle était belle. Sur ce rapport, Altamor engagea Zélime à l'attacher à son service en qualité d'odalisque. Elle ne demanda pas mieux; et la jeune fille, comblée de joie, ne savait comment exprimer sa reconnaissance à Altamor, qui fit dire à son frère de renoncer à sa maison ou à l'Inde. Tortius, piqué d'une semblable défense, quitta Delhi et passa dans le Mogol, où il fut près d'un an.



CHAPITRE XIII.

La victoire reste fidèle aux armes d'Altamor.

— Il les porte jusqu'en Tartarie. — Il est nommé à vie chef de l'Etat. — Quand il se décide à prendre le titre de roi, il indispose également et les républicains et les amis des derniers gouvernans de l'Inde. — Apparition du chef des Haricides. — Les buveurs de sang ne consentent à son élévation au trône qu'en exigeant de lui la mort d'un prince de la maison des Haricides. — Altamor est proclamé roi de l'Inde. — Mariage de Patior et d'Helmanza. — Altamor adopte leur premier enfant.

CE n'est pas qu'Altamor ne tînt à l'humanité par quelques faiblesses. Tout le monde à Delhi a connu cette belle habitante du Tibet,

qui , née dans un rang distingué , n'avait pu voir le jeune héros sans être touchée de ces brillantes qualités, et avait tout sacrifié au bonheur d'être à lui. Un gage de leur amour resserrait leurs liens , lorsque le général revint après sa seconde campagne du Tibet. Elle le suivit et il lui donna une maison à Delhi, où elle tint toujours un fort grand état , ne s'occupant que de l'éducation de son fils. On cita dans le temps un mot de cette belle étrangère; on lui avait dit que l'Inde était une république.

Che dice d'una republica con un regolatore?

Elle pressentait que le régulateur serait bientôt monarque. Mais n'anticipons pas sur les faits ; assez d'é-

vénemens extraordinaires résultèrent du choc des deux puissances qui gouvernent le monde, sans que nous ajoutions au merveilleux qui signale leurs actions, en ne les rangeant pas dans l'ordre des temps, ce qui au moins les rend vraisemblables.

Je n'entreprends pas dans ces mémoires de peindre la marche rapide de la victoire qu'Altamor avait attachée à son char. Il suffit de dire que l'Asie tremblait à son nom, et que les troupes indiennes avaient déjà atteint les frontières de la Tartarie, et bravé les longs hivers des descendans de ces redoutables Scythes, dont l'Inde paraissait, depuis tant de siècles, n'avoir rien à redouter, comme ils sem-

blaient n'avoir rien à craindre des Indiens. Ah ! de tous les maux qu'Arimane fit à cette belle contrée par le moyen d'Altamor, il n'y en eut pas de plus cruel que celui d'avoir anéanti les barrières qui existaient par l'éloignement et la différence de climat entre Delhi et Tobolk.

Ces premières campagnes furent si brillantes, qu'elles fascinèrent tous les yeux. Altamor parut un de ces génies supérieurs qui n'ont aucun compte à rendre aux faibles mortels de leurs actions ; aussi le vit-on ployer ses propres lois suivant ses désirs. Cette première place de la république indienne ne devait lui appartenir que trois ans ; il fallait quitter la pourpre consulaire et

rentrer dans l'ordre des simples citoyens. Comment renoncer à voir son nom à la tête de tous les décrets ? comment quitter le palais des rois quand il est si agréable de jouer le rôle de souverain ? D'ailleurs , Arimane avait eu le soin d'environner le protégé d'Oromaze d'un grand nombre de flatteurs qui lui disaient à chaque moment : « Qui pourra prendre le
« timon de l'Etat, si vous le quit-
« tez ? N'entendez-vous pas la tem-
« pête qui gronde de toutes parts ?
« Rappelez-vous le sort déplora-
« ble où vous avez trouvé l'Inde
« au moment où le ciel vous ins-
« pirad'abandonnerles déserts brû-
« lans de la Libye , pour venir
« sur les bords du Gange dont les

« eaux avaient déjà été rougies par
« les horreurs de la guerre civile.
« Voyez comme tout est calme de-
« puis que vous gouvernez ; tous
« les partis ploient devant vous, et
« les superbes amis des rois et les
« hideux suppôts de l'anarchie se
« taisent ; et s'ils ne vous louent
« point, ils n'osent vous blâmer :
« tandis que les bons citoyens,
« qu'aucun esprit de parti n'égare,
« voient dans tout ce que vous avez
« fait la preuve de la protection de
« Brama. Ils rendent justice non
« seulement à vos talens militaires,
« que toute l'Asie honore, mais
« encore aux lumières que le ciel
« vous a départies pour gouverner
« les peuples, et leur confiance en
« vous à ranimer le corps politique

« que nos discussions avaient ré-
« duit à la dernière extrémité. Si
« vous remettez la puissance ; si un
« autre est assez audacieux pour
« vous remplacer , croyez - vous
« qu'il aura comme vous cet œil
« pénétrant qui vous fait aperce-
« voir dans un seul instant ce que
« produira telle ou telle mesure ?
« Votre successeur saura-t-il con-
« tenir les partis au dedans , et sur-
« tout nous faire respecter au de-
« hors ? Ah ! seigneur , n'aban-
« donnez pas les rênes de l'Etat.
« Quelle main serait capable de les
« ressaisir ? » Et tant d'autres cho-
ses que lui disaient ses courtisans ,
car il en avait avant d'avoir une
cour. Si vous joignez à cela les
adresses qui lui étaient envoyées

des différentes provinces de l'Inde , les éloges des poètes , des orateurs , vous verrez qu'Oromaze eût été bien habile , beaucoup plus que ne le sont en général les gens de bien , s'il avait pu garantir son protégé des pièges que son ennemi lui tendait ; aussi Altamor succomba. La magistrature suprême dont il était revêtu ne devait , comme nous l'avons dit , durer que trois ans ; elle était prête à finir ; il se fit prier par le sénat de vouloir bien la conserver , tant que le ciel prolongerait ses jours pour le bonheur de l'Inde. Il parut céder à leurs désirs , et les siens semblèrent satisfaits.

Ceux qui pensaient toujours qu'Altamor n'attendait qu'un instant favorable pour remettre aux

Haricides le trône de l'Inde , ne concevaient point qu'il fût si longtemps à remplir ses prétendues promesses. Cependant ils conservaient encore de l'espérance, quand tout-à-coup ils virent qu'Altamor faisait battre monnaie à son effigie. Quoi ! dirent-ils , nous aurait-il trompés ? Quel est cet acte de souveraineté ? Il offensa bien plus grièvement encore les républicains ; ils furent lui faire des reproches , il ne daigna pas les entendre ; et fort de ses victoires et de l'amour de l'armée , il résolut de se faire proclamer roi de l'Inde. Tout était préparé pour cette grande révolution ; le jour est fixé : et jouissant d'avance de sa gloire , il s'endort bercé par les songes les plus brillans , lorsqu'au

milieu de la nuit l'ombre du père des Haricides lui apparaît ; il le reconnaît à cette noble franchise dont son front portait encore l'empreinte. Un sentiment de respect s'empare involontairement d'Altamor ; il s'incline profondément, et attend que ce grand monarque rompe le premier le silence, et lui apprenne quelle raison l'a obligé de quitter les champs éliséens.

« C'est Oromaze, dit-il, qui m'en-
« voie vers toi pour te garantir de
« tomber dans l'abyme qui va s'ou-
« vrir sous tes pas. Altamor, je t'ai-
« me ; tu as vengé mes injures per-
« sonnelles en humiliant les étran-
« gers qui avaient renouvelé le
« projet formé par eux, au moment
« où je défendais mes droits, de

« diviser l'Inde et de faire dispa-
« raître son nom de dessus le globe.
« Tu as au contraire affermi sa puis-
« sance, et je tiens trop à la gloire
« de mon pays pour n'avoir pas
« applaudi à tes triomphes ; mais tu
« n'ignores pas, Altamor, ce que les
« génies de bonté attendent de toi ;
« que tu as été choisi par eux pour
« replacer mes descendans sur le
« trône. Cependant tu nourris dans
« ton cœur le désir de régner, et
« dans peu tu vas étonner l'univers
« par l'action la plus téméraire dont
« l'histoire ait conservé le souve-
« nir. Tu veux régner, Altamor :
« que tu connais peu les hommes !
« J'oublie un instant les intérêts de
« mes neveux pour ne m'occuper
« que des tiens. Tu veux régner :

« y as-tu réfléchi ? Régner sur des
« sujets fidèles que les lois, le temps,
« l'habitude soumettent à leur sou-
« verain, c'est une tâche bien diffi-
« cile, et il ne suffit pas d'être prince
« légitime pour être tranquille sur
« le trône. Vois, dit l'ombre sacrée
« en levant la main qui était posée
« sur son cœur, vois cette plaie
« dont le sang coule encore : voilà
« quel a été le prix de tout ce que
« j'ai fait pour le bonheur de l'Inde.
« Ses peuples m'ont pleuré, me pleu-
« reront encore long temps; mais je
« n'en fus pas moins assassiné dans
« ma ville capitale, et toi tu te flattes
« d'échapper aux factions qui s'éle-
« veront de toutes parts contre toi.
« Quoi, la seconde place dans l'Etat
« n'est-elle donc rien pour toi ?

« Au nom de ton bonheur, n'achève pas ce que tu as résolu, et ce que tu ne pourras exécuter sans crime. Le destin ne me permet pas d'en dire davantage ; mais souviens-toi, lorsque ton sort changera, que tu gémiras loin de ta patrie ; qu'il n'avait tenu qu'à toi d'y jouir, jusqu'à la fin de tes jours, de l'amour et de l'estime de tous les cœurs vertueux. »

Altamor, frappé des vérités que contenait le discours du roi qui avait le mieux connu le malheur de gouverner les hommes, était ébranlé, et allait peut-être accepter cette seconde place qu'il lui offrait, moins glorieuse peut-être que la première, mais moins susceptible d'éclatans revers, lorsqu'au même moment Ari-

mane développa à ses yeux un tableau magique où Altamor se vit entouré de presque tous les souverains de l'Asie, qui semblaient attendre de lui le droit de garder la couronne. Une telle gloire l'éblouit. Grand prince, dit-il, vois où le destin m'ordonne de monter, et Le chef des Haricides ne voulut pas en entendre davantage, et disparut à ses yeux.

Altamor chercha, en se livrant au sommeil, à dissiper l'impression que l'apparition du plus grand des rois de l'Inde avait faite sur lui. Ce fut inutilement ; il ne put fermer ses paupières, et son agitation fut si grande, qu'elle le força à sortir de son lit. Il se lève ; et se promenant à grands pas dans sa chambre, il compare, comme

il l'avait déjà fait, les avantages et les dangers de l'entreprise qu'il médite. Arimane qui le voit hésiter, et qui craint qu'il ne suive les conseils que le ciel lui a fait donner par l'ombre du chef des Haricidès, va trouver Mazaès, un de ses plus chers favoris, celui que l'on ne peut nommer sans signaler un vice, mais dont l'éloquence perfide peut le mieux seconder ses projets. Il flatte son ambition par la promesse de la seconde place de l'empire, bien plus brillante que celle qu'il occupait dans la république. Il l'engage à assembler secrètement les anarchistes, dans lesquels le génie du mal rallume la soif du sang. Mazaès prend les plus forcenés, et les conduit au palais du Gouvernement;

ils demandent à être introduits chez le magistrat suprême. On hésite, il fait à peine jour. Ils répondent qu'ils ont les choses les plus importantes à lui communiquer. Un esclave les annonce; et Mazaès ayant demandé à Altamor de faire sortir tous ceux qui étaient autour de lui, dit en baissant la voix : Altamor, je viens, de la part de tous ceux que l'on doit nommer les plus purs républicains, te prévenir de leur intention à ton égard. Le ton familier de cette harangue déplut beaucoup à notre héros; et regardant Mazaès d'un œil méprisant, il lui demanda depuis quand il avait imaginé qu'ils étaient égaux? — Parce que nous le sommes tous de droit; mais il n'est pas nécessaire

de traiter ici une question politique. Tu ne craindras pas que nous voulions être de fait tes égaux, puisque c'est la couronne que je viens t'offrir. Altamor tressaillit de joie, prit la main de Mazaès, et lui dit qu'il aurait une des grandes dignités de l'Etat. — J'y compte, et ce n'est pas ce qui m'amène : tu vois devant toi ces hommes courageux que les amis des derniers rois signalent comme dévoués au supplice. Ne voulant point, ainsi que moi et tous ceux qui ont jugé le dernier monarque de l'Inde, qu'il te prenne en fantaisie de nous faire juger à notre tour (les rois ont assez la manie de se croire obligés de venger la mémoire de leurs prédécesseurs); pour nous assurer, dis-je,

que tu ne nous sacrifieras jamais aux Haricides, nous exigeons, pour première condition de notre adhésion à ton usurpation, que tu fasses juger, condamner, exécuter à mort un membre de cette famille que nous abhorrons. Altamor, indigné de tant d'audace, fait un mouvement pour les arrêter; ils le devinent : et tirant chacun un poignard, ils le tournent sur son cœur. — Un mot, un geste, tu es mort; signe ce décret, ou il te faut renoncer à la vie. Altamor jette un coup-d'œil sur cet ordre barbare : il lit le nom d'Ednoc. Ciel, dit-il, ce jeune héros, l'orgueil et l'espoir de sa race? je ne puis. — Meurs donc! Et ils sont prêts à frapper. — Ce n'est pas la mort que je

crains, et je ne racheterais pas ma vie par celle de ce malheureux prince. Mais si je meurs, l'Inde retombera encore une fois sous votre cruel empire, et tout ce que j'ai fait pour sa gloire sera anéanti. O ma patrie, c'est à toi, à toi seule que je fais ce sacrifice. Et prenant la plume, il signa. Qui ne sait les suites terribles de ce consentement au crime? Ce n'est pas celui qui périt victime des plus atroces calculs qu'il faut plaindre : quelques années dans la durée éternelle ne sont rien. D'ailleurs la vie la plus longue est celle qui est remplie. Celle de ce prince l'était. Il a passé d'une terre d'exil au sein de Vichnou; mais celui qui signa son arrêt, ceux

qui l'y forcèrent furent mille fois plus malheureux, car le remords les poursuit sans relâche.

On dit que Zélime voulut employer tous les moyens que la nature lui avait donnés pour sauver Ednoc ; mais ayant été instruite trop tard de la résolution de son époux pour pouvoir l'en détourner , il ne lui répondit que ces mots en soupirant : *Madame, il n'est plus temps.*

A peine une lune était écoulée depuis ce funeste événement, qu'Altamor fut proclamé roi de l'Inde. Le souverain de la partie méridionale du Tibet, qui était de la famille du dernier monarque indien, apprit avec indignation la nouvelle dignité d'Altamor. Il fit attaquer par ses


troupes l'armée indienne. Celle-ci fut victorieuse, et il ne resta à ce prince d'autre ressource que de quitter promptement le continent, et de se retirer dans une île de sa domination, séparée de la terre ferme par un détroit d'environ quatre milles. Alors les généraux indiens s'emparèrent, au nom d'Altamor, de la ville et du port. Tout le royaume se soumit aux Indiens, et le nouveau roi de l'Inde pensa qu'il fallait s'assurer la possession de ses conquêtes en y mettant des monarques à sa disposition. Ce fut à ce moment qu'il réunit son conseil de famille : ce qui fut facile, car ses frères étaient tous à Delhi. Mais, avant de parler de cette célèbre assemblée, il faut revenir sur ce

qui s'est passé depuis les premiers degrés de grandeur d'Altamor, jusqu'au moment où il régna dans l'Inde.

On se souvient que Patior avait été épris des grâces d'Helmanza au premier moment où il la vit. Il la demanda en mariage à Zélime, qui, sachant que sa fille ne partageait pas les sentimens de Patior, répondit que c'était du roi que dépendait le sort de celle qu'il aimait, puisque son frère avait daigné l'adopter. Patior courut se jeter aux genoux d'Altamor, et le supplia de lui accorder l'aimable Helmanza. J'y consens, dit le prince; c'est un moyen de resserrer nos liens. En vous unissant à celle que j'ai adoptée, j'espère que rien ne séparera jamais

vos intérêts des miens. Zéline eût éprouvé une grande joie en voyant sa fille princesse, si elle n'avait pas connu l'éloignement invincible que cette jeune personne ressentait pour son époux. La faible constitution de Patior, et l'état de souffrance qu'il éprouvait sans cesse, était peu favorable aux douceurs de l'hymen : aussi on peut dire que ce fut comme par miracle qu'il en reçut les fruits : fruits infiniment chers à Altamor, qui, n'ayant point d'enfant de sa femme, adopta celui de son frère avec une extrême tendresse. Il lui donna son nom, et le déclara son héritier présomptif ; car Brasilly n'avait que des filles. Ce que la princesse Lémie préférerait, parce que, disait-elle, si j'avais

donné à l'Inde des princes, cela eût pu causer des guerres intestines entre mes fils et celui d'Helmanza. Rassurez-vous, Lémie, il n'y aura nulle difficulté pour l'ordre de succession au trône. Oromaze y pourvoira.



CHAPITRE XIV.

Tortius se marie contre l'aveu d'Altamor. — Histoire des amours de Zélamor et de Téma; leur mariage. — Altamor force Zélamor à abandonner sa femme.

TORTIUS avait été rappelé de l'exil; et devenu plussage, il voulait avoir une compagne légitime. Parmi les beautés qui se disputaient l'avantage de lui plaire, il s'en trouva une dont l'esprit et les grâces surent le fixer. Quelques erreurs, disait-on, ou seulement des incon séquences, ternirent pour elle cette fleur délicate que l'on nomme ré-

putation , et qui souvent est flétrie lorsque la vertu existe encore toute entière ; mais , à raison ou à tort , elle avait des accusateurs.

Dès que l'on sut le dessein formé par Tortius d'épouser Menzouf (c'était le nom de cette belle personne), on se hâta de faire entendre à Altamor que son frère ne pouvait pas épouser cette femme sans déshonneur. Le prince , très sévère sur ce qu'il nommait les convenances , fit défendre à son frère de penser à former ces liens , ou qu'il le priverait de l'honneur d'être compté parmi les princes indiens. Tortius ne tint compte de cette défense , et se maria avec Menzouf sans le consentement de sa Majesté. Sa femme ne l'en rendit pas moins père et

époux heureux. Altamor dissimula son ressentiment, et parut ignorer la désobéissance de son frère. Cependant il ne l'éleva pas à la dignité de prince, honneur assez indifférent à Tortius; sa grande fortune lui assurait toutes les jouissances dont une vie délicieuse se compose.

J'ai dit qu'on n'avait pas de nouvelles de Zélamor, le plus jeune des frères du roi. Il avait été, comme un simple aventurier, chercher la fortune dans les terres occidentales que les mers séparent de l'Asie. Il ne croyait pas à celle que les destins préparaient à son frère, et il se trouva très heureux d'être accueilli par une famille respectable. Les offres les plus agréables lui furent faites par le chef de cette fa-

mille ; on le traita comme un parent de la maison de Vaken dont il avait pris des lettres de recommandation pour celle d'Hobok. Mais, de tous les avantages qui lui sont présentés par les amis du bien, il n'y en a point qu'il prise autant que celui d'habiter sous le même toit que la belle Têma. Cette jeune personne était l'honneur de son sexe et la gloire de sa famille. Trois lustres et vingt-quatre lunes composaient son âge. Ses traits nobles, et en même temps doux et gracieux, la rendaient aussi séduisante que ses vertus lui méritaient d'estime dans un âge où on ne doit attendre que de l'intérêt. Zélamor ne put se défendre de cette douce séduction : il eût pu demander la main de Têma

en se faisant connaître. Les exploits de son frère contre les ennemis de la nation où Hobok a reçu le jour lui assuraient une réponse favorable; mais il ne voulait devoir sa félicité qu'au cœur de sa bien-aimée. Il emploie donc tous les moyens dont il croit devoir se servir pour l'obtenir. Il en possédait un dangereux; une figure très agréable, où se peignait la candeur et la loyauté, inspirait la confiance. Têma le crut incapable de feindre un sentiment qu'il n'aurait pas eu, encore moins de sacrifier ce sentiment à des vues ambitieuses. Dans cette contrée, les jeunes personnes jouissent d'une grande liberté. Ces peuples, plus près de la nature que les Indiens, croient que tant que les sentimens

n'ont pas ployé sous le joug de l'hymen, elles peuvent chercher à connaître le caractère de celui dont elles ont l'intention d'être les épouses. Il n'y a rien dans ce pays de contraire à la décence, que de jeunes filles fassent sans leurs mères, de longs voyages avec leurs prétendus; et jamais elles ne courent aucun danger, parce qu'elles sont naturellement vertueuses, et qu'un homme, qui serait capable d'abuser de la confiance d'une jeune personne, serait regardé dans la société comme un monstre. Téma vécut donc, pendant plusieurs mois, avec Zélamor dans la plus douce liberté, quoiqu'elle fût renfermée dans les bornes d'une exacte décence. Mais elle ne lui avait pas encore dit: j'aime;

et Zélamor voulait entendre de sa bouche ce mot si touchant quand il est prononcé avec la candeur de l'âge d'or. Une occasion qu'Oromaze avait fait naître (car il protège les amours vertueux) procura ce bonheur au frère d'Altamor.

Têma se promenait un jour au bord d'une de ces grandes et majestueuses rivières qui traversent le pays d'Yx, quand son plus jeune frère, qui folâtrait auprès d'elle, tomba dans l'eau profonde et rapide. Têma fit un cri; Zélamor, qui ne s'éloignait jamais d'elle, l'entend et accourt. Têma dit: Il est tombé, je ne le reverrai plus. Tu le reverras, dit son amant; et il s'élança à l'instant au milieu des ondes. Têma avait eu la force, au moment où son frère

était tombé, d'appeler du secours; mais en voyant celui qu'elle aime s'exposer à la mort pour l'amour d'elle, il lui fut impossible de résister à ses alarmes. Elle tombe sans connaissance sur l'herbe qui borde la rivière.

FIN DU TOME PREMIER.



